

L'ITINÉRAIRE 2^{NE} RAIS 5^{RE} AINS



3\$

Volume XXVI, n° 12
Montréal, 15 juin 2019
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

Roller Derby



Féminisme
et inclusion,
comme sur
des Roulettes

Dossier
Papa et maman à part égale!

POUR UN SENS DU GOÛT PLUS DÉVELOPPÉ **BOIRE BIEN, C'EST MIEUX**


Il y a plusieurs bénéfices à respecter les limites d'alcool recommandées. On contrôle mieux son poids. On se sent plus énergique et plus en forme. Le sommeil est plus réparateur et on n'a plus jamais la gueule de bois. Décidément, il y a trop d'avantages à la modération pour s'en priver.



Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

educalcool.qc.ca/benefices



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Cécile Crevier

Camelot n° 891 | Âge « 50+ »

Points de vente Épicerie Métro rue Morgan et métro L'Assomption



Les yeux brillants de Cécile sont à la fois clairs et insondables. On croirait y déceler de la mélancolie, mélancolie qui ne transparaît cependant pas dans sa façon de se raconter.

Quand je lui demande son âge, Cécile Crevier me dit avec un sourire moqueur qu'elle a le « 50+ », son âge perpétuel ! Cécile est une vraie Montréalaise de la Petite-Patrie. Elle est née au coin des rues de Normandville et Bellechasse dans une famille peu nombreuse pour l'époque. Elle n'a qu'un frère et une sœur qu'elle ne voit pas souvent. Ils n'ont pas le même genre de vie, explique-t-elle.

Le travail n'a jamais fait peur à cette femme débrouillarde. Pendant 20 ans, du lundi au jeudi, elle a exercé un métier aujourd'hui pratiquement disparu : contrôleuse de la qualité dans une manufacture de manteaux de fourrure sur le boulevard Rosemont. On confiait à son œil expert les manteaux afin de garantir la qualité de leur confection avant qu'ils ne soient vendus.

Puis, le commerce de la fourrure est devenu à toutes fins pratiques « immoral ». L'entreprise a fermé ses portes. Le vendredi, elle était préposée à la cabine d'essayage de sous-vêtements chez Greenberg, rue Saint-Hubert. Pour tous, les hommes comme les femmes !

Cécile s'est mariée à l'église Saint-Étienne où elle a aussi été baptisée. Devenue veuve alors que son fils a à peine cinq ans, seul soutien de sa petite famille, elle occupe alors le poste de concierge de leur immeuble. Heureusement, elle a un peu d'aide de sa mère qui garde le petit à l'occasion.

Cécile est une battante. Elle a eu des problèmes d'alcool, mais a compris que sa réinsertion est incompatible avec la toxicomanie. Il y a quelques années, elle a eu le courage de retourner à l'école pour suivre un cours de cuisine à l'école Georges-Vanier. Son premier job ? Un emploi dans la cuisine du café du Groupe L'itinéraire. Sous la supervision de monsieur Paul, dès 9 h, elle préparait les cabarets du petit déjeuner en y plaçant les *bines*, le beurre de *pinotte* et la confiture des clients. Puis, elle faisait la vaisselle.

Il y a maintenant cinq ans que Cécile est dans la famille. Elle n'a pas l'intention de lâcher son magazine de sitôt. Elle a encore beaucoup à donner et à gagner : la possibilité d'écrire et surtout celle d'avoir une vie meilleure et d'être reconnue.

Si vous voyez une camelot de 50 ans et plus aux grands yeux clairs qui scande : « *Demandez L'itinéraire pour les démunis et les sans-abri !* », il s'agit bien de Cécile, une petite femme forte, confiante en l'avenir qui vous offre le fruit du travail de toute l'équipe du magazine de rue.

Par Madeleine LaRoche - Bénévole à la rédaction

Photo : Milton Fernandes

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222



Les camelots l'achètent

1,50 \$

Prix de vente 3\$

1,50 \$

paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article « Richesse et diversité : 350 ans de pratiques artistiques au Québec ». J'ai aimé tout particulièrement le contenu documentaire et la structure narrative de votre reportage sur cette nouvelle exposition permanente au MNBAQ. Félicitations et merci pour cette présentation captivante !

Cordialement, **Claude Trudel**

On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN - 1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

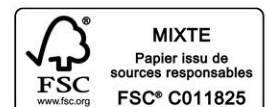
Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC
Chargée de projets GISÈLE BÉLANGER
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

JOSÉE PANET-RAYMOND

Journalistes, responsables société

ALEXANDRA GUELLIL, CAMILLE TESTE

Chargé de l'accompagnement des participants

LAURENT SOUMIS

Responsable de la formation des participants

JASON PARÉ

Responsable de la création visuelle

MILTON FERNANDES

Gestionnaire de communauté

ALEXANDRE DUGUAY

Collaborateur

IANIK MARCIL

Webmestre bénévole

JUAN CARLOS JIMENEZ

Bénévoles à la rédaction

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION, MADELEINE

LAROCHE, ÉLIE MADOYAN, HÉLÈNE MAI, AGATHE ROUX-LAFAY

Bénévoles à la révision

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE

Photo de la une

THIBAUT CARRON

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité

SYLVANA LLANOS

Adjointe comptable - Commis au dépôt

MARCELA CHAVES

Adjointe administrative

NANCY TRÉPANIER

Développement philanthropique - Médias sociaux

PASCAL PLANET

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social

CHARLES-ÉRIC LAVERY

Intervenants psychosociaux

ISABELLE LACHARITÉ

Responsable du Café

PIERRE TOUGAS

Chargée de projet

DOMINIC GUIMOND

Chargée de projet volet autochtone

MÉLODIE GRENIER

Coordonnatrice du Café de la Maison ronde

NAHKA BERTRAND

Coordonnatrice adjointe du Café de la Maison ronde

ELLA MARTINDALE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président :

JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Trésorier :

GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Vice-président :

JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire

Secrétaire :

JO REDWITCH - Camelot de L'Itinéraire

Administrateurs :

YVES LEVASSEUR - Levasseur Warren Coaching Inc.

FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit

ISABELLE RAYMOND - Camelot de L'Itinéraire

RICHARD CHABOT - Camelot de L'Itinéraire

ROGER PERRAULT - Représentant des camelots

ÉDITORIAL

15 juin 2019
Volume XXVI, n° 12

Josée Panet-Raymond



Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Pas toujours facile de jongler avec toutes les responsabilités de la vie, surtout quand on a des enfants. Dès le réveil débute la course contre la montre pour préparer la marmaille pour la garderie ou l'école. Faut s'assurer que tout le monde a bien mangé, ont des chaussettes de la même couleur, n'oublie pas leur devoir faits quasiment sous la menace la veille, ne ratent pas l'autobus scolaire. Tout en devant se préparer de la même façon pour le travail... Ouf ! Et il n'est que 7 h 30.

Puis, on s'en va abattre une autre journée au boulot, et on finit par passer plus de temps avec nos collègues et patrons qu'avec nos enfants. De leur côté, la progéniture passera le plus clair de son temps avec des éducatrices, des enseignants et le personnel scolaire.

J'ai souvenir, qu'avec mes trois enfants, je me disais que ce n'était pas la quantité de temps qui comptait, mais plutôt la qualité.

Et pour être sûr d'avoir du temps de qualité, il fallait que toutes les autres obligations - épicerie, préparation des repas, ménage, implication à l'école, reconduire les petits aux activités et tout le tralala soient équitablement réparties entre les deux parents (quand il y a deux parents).

Autres tâches connexes

Fut un temps, il n'y a pas si longtemps, que ces « autres tâches connexes » échoyaient invariablement à maman. Quand papa donnait un coup de main parce que maman était indisposée ou devait s'absenter, on le couvrait de louanges.

Les temps ont changé, heureusement. Mais malgré ça, il y a encore de vieilles habitudes qui ont la vie dure. Parfois papa s'appuie sur l'ancien modèle et parfois maman a de la misère à lâcher prise. Exemple : « *Chéri tu plies le linge tout croche. Laisse faire, je vais le faire moi-même* ». Ou encore : l'école appelle maman parce que fiston est malade, tenant pour acquis que maternité et maladie sont plus compatibles ?

Comme je disais : les temps changent. Tiens, notre graphiste vient d'arriver avec son garçon qui va passer la journée avec lui au bureau parce qu'il a une petite fièvre...

Concilier famille et travail va toujours comporter son lot de défis. Après tout, il n'y a que 24 heures dans une journée. En tant que société, on doit souffrir des mécanismes et des politiques qui vont favoriser une meilleure cohésion entre ces deux aspects importants de nos vies. C'est ce que l'on expose dans notre dossier.

La famille qu'on se crée

La définition de la famille n'est pas la même pour tout le monde. Parfois, en l'absence de parents ou faute d'en avoir qui n'ont pas su remplir ce rôle, beaucoup de gens se créent leur propre famille. Vous pourrez le constater en lisant *Dans la tête des camelots* en pages 30 et 31.

Comme le dit notre camelot France Lapointe, qui, à défaut d'avoir eu une famille aimante espère toujours trouver la bonne : « *Ça se fabrique une famille* ». Pour d'autres, comme Antoine Desrochers, « *la famille c'est le pilier le plus important pour une personne* ».

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca



SOMMI



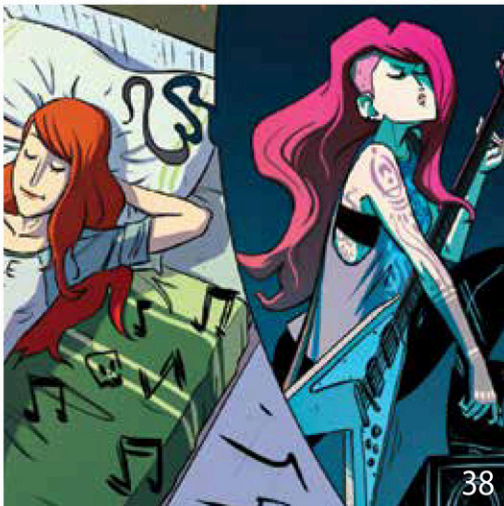
3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Cécile
- 9 Benoît Chartier
- 9 Diane Curadeau
- 9 Christian Tarte
- 34 Jacques Élizé
- 34 Sylvain Pépin-Girard
- 34 Michel Dumont



24



38

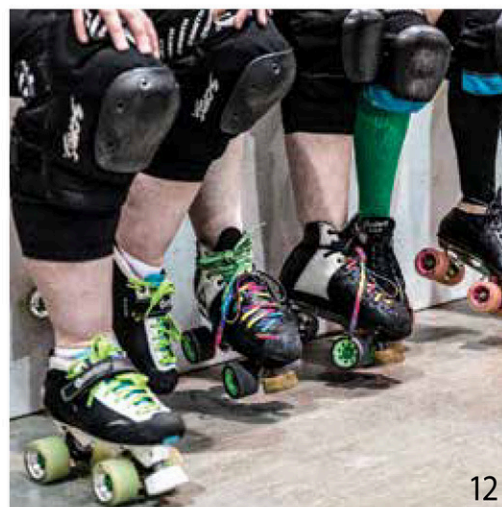
IMAIRE

15 juin 2019
Volume XXVI, n° 12

- 8 Rond-point international**
- 10 Questions d'actualité**
3 questions à Michel Leblanc
sur le budget provincial en itinérance
Laurent Soumis
- 11 Comptes à rendre**
Les portes fermées de l'ascenseur
Ianik Marcil
- 21 Stage à *La Presse* 2019**
Une expérience fort appréciée !
Yves Grégoire
Une opportunité incroyable
Mathieu Thériault
- 24 Dossier - Famille**
Papa et maman à part égale !
Alexandra Guellil
- 30 Dans la tête des camelots**
- 32 BD**
Isabelle Raymond
- 35 Dans mes souvenirs**
Les arroseurs arrosés
Saïd Farkouh
- 36 Des gens d'exception**
Sœur Nicole Fournier
L'Accueil Bonneau tatoué sur le cœur
Yvon Massicotte
- 38 Entrevue**
Axelle Lenoir — Bédéiste hors-pair
Isabelle Raymond
- 43 C't'encore drôle**
Citoyen du monde !
Fred Dubé
- 45 Détente**

À la une

par Camille Teste



Roller derby

Féminisme et inclusion, comme sur des roulettes

Lors du très fameux *Beast of the East*, premier tournoi de roller derby de la saison, 16 équipes du Québec, de l'Ontario et de l'État de New-York se sont affrontées sur le terrain. L'occasion pour *L'itinéraire* d'en apprendre davantage sur ce sport mythique, aujourd'hui largement dominé par les filles. Car le roller derby a la réputation d'être un sport dur, militant. Pas du genre à attirer familles, poussettes et enfants. Et pourtant, dans une ambiance joviale aux odeurs de popcorn, celles-ci sont au rendez-vous. Mais qu'a donc ce sport atypique pour les faire se déplacer un samedi, dans une aréna comble du Mile-End, alors que le soleil du printemps commence enfin à poindre ?

PAKISTAN Mariées de force

De nombreuses femmes chrétiennes pakistanaises ont été mariées de force à des Chinois. Le stratagème était tel qu'il leur suffisait de verser entre 10 000 et 20 000 dollars à des courtiers pour obtenir une épouse étrangère. Natasha Khokar, originaire du Pendjab, a été mariée l'année dernière. On lui avait vendu du rêve. Alors qu'elle s'imaginait vivre dans une maison de luxe, elle a été enfermée dans une cabane sans couverture ou accès aux toilettes. Elle pensait même s'engager avec un homme chrétien et laisser à sa famille un peu d'argent, en vain. Cette histoire est malheureusement celle de centaines de femmes chrétiennes pakistanaises, victimes d'une réelle traite humaine, qui avantage principalement les hommes chinois. Un des nombreux legs de la politique de l'enfant unique de Beijing qui a été en vigueur entre 1979 et 2015. (Reuters /INSP)



PHOTO : TYRONE SIU/REUTERS



PHOTO : TYRONE SIU/REUTERS

TAIWAN Premiers mariages homosexuels

Après plusieurs décennies de lutte pour l'égalité des droits, Taiwan est devenue la première île d'Asie à légaliser les mariages homosexuels. Le mariage pour tous a été officialisé à la fin du mois de mai par le Parlement, renforçant ainsi la réputation libérale de l'île. Rappelons qu'il s'agissait d'une des promesses électorales du président Tsai Ing-Wen. Lors du référendum de novembre 2018, les deux tiers des électeurs ont voté en faveur du maintien de la définition du mariage, défini comme étant l'union entre un homme et une femme. Le mariage entre les personnes de même sexe est donc promulgué par une nouvelle loi, distincte de celle en vigueur. Cette tentative de consensus a tout de même ses limites : l'union d'un couple homosexuel n'est autorisée qu'entre Taiwanais ou avec des étrangers originaires de pays qui légalisent déjà le mariage de même sexe. Aussi, les couples homosexuels n'ont le droit d'adopter des enfants que s'il existe déjà un lien biologique. (Reuters /INSP)



International
Network of
Street Papers

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo



Camelots dehors

Les camelots doivent faire face aux intempéries de la nature. En été, il faut affronter le soleil, les moustiques, les guêpes, etc. En hiver, on doit endurer le gel des pieds, des mains et souvent la grippe qui vient avec. En automne, c'est la pluie froide et le vent.

Tous ces phénomènes sont amplifiés par le réchauffement planétaire ce qui nous oblige à s'ajuster en tenue vestimentaire spécialisée car notre travail demande de rester sur place de longues heures. Par exemple, pour faire du surplace en plein hiver à -20 degrés, on doit s'équiper nécessairement de bottes testées -40.

Les coûts reliés à l'habillement nécessaire ont beaucoup augmenté depuis deux ans environ. Les ventes, moins ces dépenses supplémentaires et les repas qu'on prend sur le pouce, ne suffisent plus à faire assez de profit pour se payer un peu de luxe.

Comme je suis un être sociable et que j'ai besoin de contacts humains pour bien fonctionner dans la vie, je continuerai quand même à vendre mon magasin malgré ces intempéries. Et voir les beaux sourires des gens qui me donnent du *feedback* me réchauffe le cœur et me fait grand plaisir. Je tiens donc à remercier spécialement ceux qui m'encouragent en restant fidèles. Sur ce, bonne journée. Gardez le sourire, ça vous va bien.

BENOÎT CHARTIER
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX /
IGA PLACE BERCY



Ma passion des chevaux

Quand j'étais jeune, mes parents et moi regardions beaucoup de westerns à la télévision. C'est de là qu'est venu mon amour des chevaux et j'ai toujours rêvé de monter à cheval.

Ce que j'aime des chevaux, c'est leur force et leur beauté. J'adore les voir courir, sauter, danser, galoper et jouer au polo. Quand ils tombent, comme c'est arrivé dans une rue de Montréal l'été dernier ou à la cabane à sucre au printemps passé, je me sens triste. J'apprécie aussi leurs magnifiques couleurs qui sont différentes selon les races.

Dans les films, on voit souvent les chevaux guider les troupeaux de vaches et de taureaux dans les ranchs. Ça me donne le goût d'aller au Festival Western de St-Tite pour voir de près mes animaux favoris.

Je nourris ma passion des chevaux en collectionnant toutes sortes d'objets qui les représentent: des bibelots, des casse-tête, des photos encadrées, des couvertures, des livres, des bijoux, des toutous et même des rideaux de douche et des serviettes. Avec le temps, j'aimerais posséder des sacs à main, des tee-shirts et des chandails illustrés de chevaux.

DIANE CURADEAU
CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE
DISTRIBUTION



20 ans de sobriété

En février dernier, cela a fait 20 ans que je ne bois plus. J'avoue que la première année fut la plus laborieuse de toutes, surtout qu'il y avait deux personnes proches qui me disaient souvent que j'allais recommencer à boire pour toutes sortes de raisons aussi saugrenues les unes que les autres.

Eh bien tout ce que ces deux imbéciles ont réussi à faire c'est de me motiver encore plus à réussir, juste pour le plaisir de leur fermer la *yeule*. D'ailleurs je les en remercie grandement. Vingt ans ça fait beaucoup de « un jour à la fois » (7300).

Suis-je à l'abri d'une rechute? Non pas vraiment. On dit que la soif ne passe jamais, eh bien, à date, c'est vrai. Mais un bon Perrier *on the rocks* ça fait la job. Car même après toutes ces années, il m'arrive encore d'avoir le goût pour une *tite frette*.

Ce que je trouve le plus drôle dans le processus de ma sobriété c'est que les AA ne m'ont été d'aucune utilité peut-être parce qu'ils ramenaient toujours tout à Dieu. J'ai assisté à trois de leurs réunions et les trois fois ça me redonnait le goût de recommencer et en plus, leur café était infect. Un savant mélange de jus de chaussettes et de jus de punaises.

Bon, allons-y pour un autre 20 ans un jour à la fois.

CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PJC BEAUBIEN / 28^e AVENUE



3 questions à Michel Leblanc

président et chef de la direction
de la Chambre de commerce
du Montréal métropolitain

sur le budget provincial en itinérance



PHOTO : COSMOS IMAGES

1 Montréal est une métropole relativement riche. Est-il acceptable que plus de 3000 personnes y vivent sans logis ?

Effectivement, Montréal est une ville qui est maintenant sur un bon élan. Durant des décennies, on n'a pas connu un tel *momentum*. Cela dit, Montréal est une ville riche dans un pays riche, par rapport au reste de la planète. Et je remarque que dans toutes les grandes villes – aussi riches soient-elles – il y a des phénomènes d'itinérance. Les grandes villes sont des lieux de convergence de personnes qui ont eu des difficultés et qui se retrouvent en situation d'itinérance. Que Montréal soit une ville riche et qu'on y retrouve de l'itinérance, c'est une réalité avec laquelle on peut travailler. On peut réduire les niveaux d'itinérance et améliorer la situation des individus, mais c'est un effort qui ne doit pas seulement incomber à Montréal. Mon premier message, c'est que la population itinérante de Montréal provient des régions et souvent du reste du Canada aussi. On aurait les meilleures stratégies concernant les itinérants montréalais qu'on recevrait toujours des gens qui viennent de l'extérieur et qui sont

en situation de fragilité. La question est de voir comment on les accompagne. Est-ce qu'on est capable de prévenir les entrées et de faciliter les sorties de l'itinérance ?

2 Est-ce que les pouvoirs publics s'acquittent adéquatement de leurs responsabilités envers les personnes sans abri ?

Quand je pose la question aux divers refuges et institutions qui travaillent avec les itinérants, je suis toujours très surpris de la forte proportion de leurs ressources et de leur budget qui provient du secteur privé, de mécènes, d'entreprises, des grands hôtels, des restaurants, des entreprises en alimentation, etc. La proportion qui est payée par l'État et le gouvernement du Québec est bien en deçà de ce qu'elle devrait être. S'il y a un rôle qu'on reconnaît collectivement à l'État, c'est bien celui de la solidarité. C'est un rôle d'accompagnement et d'appui aux gens en situations difficiles. Si on paye des impôts, c'est en partie pour s'acquitter de cette tâche-là. À ce moment-ci, je prends bonne note des

efforts additionnels qui ont été annoncés par le gouvernement du Québec. Je prends aussi note de tout ce que la Ville annonce et fait. Mais je considère que c'est insuffisant. Je considère que c'est à l'État et au gouvernement de consacrer des ressources additionnelles pour aider les refuges et les programmes qui visent à prévenir et à sortir de l'itinérance. C'est le rôle fondamental du gouvernement. Ce n'est pas à la Ville d'accroître ses ressources. Montréal en fait déjà beaucoup. C'est à l'ensemble de la société québécoise de soutenir adéquatement les politiques, les initiatives et les organisations qui travaillent sur le terrain.

3 Quelle devrait-être la part du secteur privé dans la lutte à l'itinérance ?

Il est clair que le secteur privé est déjà engagé. Il y a des engagements qui sont naturels compte tenu du type d'opérations. On le voit avec les entreprises en alimentation, en restauration ou dans d'autres d'entreprises. Ce sont des liens naturels de solidarité. Par exemple, pour s'assurer que les itinérants sont bien nourris, pour s'assurer qu'ils sont bien habillés et qu'ils ont accès à des services. C'est le premier geste que les entreprises doivent poser. Ensuite, il y a aussi des entreprises qui choisissent des causes. Qu'elles décident de faire de l'itinérance une cause qu'elles veulent porter, c'est à mon avis très noble. Je leur rends hommage. Et je l'ai fait moi-même à quelques reprises. C'est aux entreprises que revient tout le mérite. Je ne pense pas qu'on doive leur fixer un objectif. Quand elles décident d'investir dans une cause, elles le font avec une vision de ce qu'elles veulent accomplir. Encore une fois, je constate que le secteur privé fournit environ la moitié des budgets consacrés à l'itinérance. Ça me paraît très élevé. Je ne dis pas que le privé doit en faire moins. Je dis que le gouvernement devrait en faire plus. ■



**COMPTES
À RENDRE**
de Ianik Marcil
ÉCONOMISTE
INDÉPENDANT

Les portes fermées de l'ascenseur

C'est à croire que la droite économique est obsédée par les mouvements verticaux. Il y a d'abord la « théorie du ruissellement » (*trickle-down*). Cette pseudo-théorie a été énoncée à la fin du 19^e siècle par un candidat démocrate à la présidentielle des États-Unis, W.J. Bryan. Il dénonçait ses adversaires qui croyaient « *que si on légifère simplement pour laisser prospérer les plus riches, leur prospérité ruissellera sur ceux en-dessous.* »

Comment cela serait-il possible ? Les riches en s'enrichissant dépenseraient davantage, ce qui favoriserait la croissance économique. Leur consommation augmente la production et, ce faisant, met à l'ouvrage des travailleurs qui, à leur tour, consommeront davantage.

Un barrage

La richesse ne « ruisselle » pas vers le bas telle l'eau d'une rivière. Elle frappe plutôt un barrage. Ce barrage c'est la thésaurisation, c'est-à-dire l'accumulation de richesses qui ne revient pas dans l'économie qu'on appelle *réelle*. Depuis quelques décennies, la sphère financière a gonflé à un point tel qu'elle représente maintenant 12 fois l'économie réelle. Autrement dit, la valeur des actifs placés en bourse et dans divers outils financiers est 12 fois plus importante que tous les biens et services qui sont produits dans l'année. En 1990, ils représentaient à peine 2,6 fois l'économie réelle.

Passé un certain stade, les riches n'ont plus de raisons de consommer. Une fois que vous avez deux ou trois voitures, en achèteriez-vous une quinzaine parce que vous êtes 15 fois plus riche ? Si vos dépenses alimentaires représentent 15 % de votre budget, donc 7500 \$ si vous avez des revenus de 50 000 \$, conserverez-vous ce même ratio si vous gagnez 10 fois plus d'argent, soit 75 000 \$ en épicerie ? Bien sûr que non.

Chaque dollar supplémentaire gagné lorsqu'on s'enrichit, passé un certain seuil, n'est pas consommé, mais presque totalement épargné, expédié vers la sphère financière, et bénéficie que très peu à l'ensemble de la société.

Pas facile de monter

L'autre mythe « vertical » avancé par la droite va dans le sens inverse, vers le haut. C'est ce qu'on appelle parfois l'« ascenseur social », qui permettrait à quelqu'un de se hisser dans l'échelle de la richesse par rapport à la situation de ses parents. Par le mérite, la scolarisation et le travail acharné. Le rêve américain, en quelque sorte.

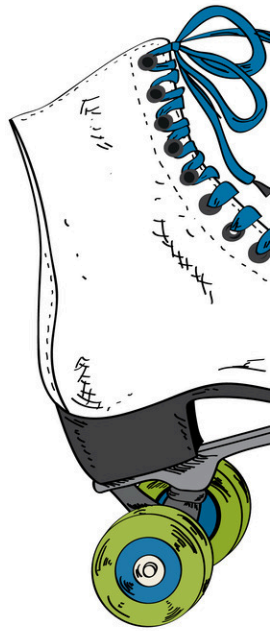
Nous avons connu ce phénomène dans le Québec de la Révolution tranquille. Je vais prendre l'exemple de ma famille pour l'illustrer. Les parents de mon père étaient de très modeste condition et, à toutes fins pratiques, complètement analphabètes. Grâce aux sacrifices de sa famille (et surtout de sa sœur, son aînée, qui n'a pas fait d'études supérieures), mon père a pu aller à l'université et compléter une maîtrise en mathématiques et informatique. Cela lui a permis de prendre l'ascenseur social et d'atteindre la classe moyenne aisée.

Mais ça n'est pas seulement du sacrifice de sa famille dont il a bénéficié. C'est aussi, surtout, des institutions publiques édifiées pendant la Révolution tranquille qui lui ont permis (entre autres l'accès quasi gratuit à la scolarité universitaire, mais aussi la mise en place d'une fonction publique moderne, puisqu'il a commencé sa carrière au gouvernement du Québec).

Les tenants de la théorie du ruissellement de la richesse comme ceux du principe de l'ascenseur social se basent sur une vision individualiste de la société et de l'économie : quand on veut on peut, et notre réussite bénéficie à tout le monde.

Sauf que c'est faux. De nombreuses études empiriques ont démontré que ça ne fonctionne tout simplement pas dans la réalité. Il nous faut des outils, des leviers collectifs pour que tout le monde bénéficie de la richesse produite par nos sociétés. Et ces outils sont, en partie, les institutions publiques qu'on massacre à coup de bulldozer idéologique depuis des décennies. Pas pour rien qu'il y a tant de laissés pour compte.

Féminisme et inclusion, comme sur des Roulettes





Roller Derby

Reportage par Camille Teste

Photos Thibault Carron

Lors du très fameux *Beast of the East*, premier tournoi de roller derby de la saison, 16 équipes du Québec, de l'Ontario et de l'État de New-York se sont affrontées sur le terrain. L'occasion pour *L'itinéraire* d'en apprendre davantage sur ce sport mythique, aujourd'hui largement dominé par les filles.

Début de saison à l'aréna Saint-Louis de Montréal. Sur la piste ovale, les équipes s'échauffent. Elles poussent des cris de guerre, motivent le public. Dans les gradins, ce dernier n'est pas en reste : depuis quelques années, à Montréal, le roller derby a repris du galon, entraînant dans son sillon une foule hétéroclite, qu'on n'attendrait pas forcément.

Car le roller derby a la réputation d'être un sport dur, militant. Pas du genre à attirer familles, poussettes et enfants. Et pourtant, dans une ambiance joviale aux odeurs de popcorn, celles-ci sont au rendez-vous.

Mais qu'à donc ce sport atypique pour les faire se déplacer un samedi, dans une aréna comble du Mile-End, alors que le soleil du printemps commence enfin à poindre ?

Bloquer ou jammer

Pour comprendre le roller derby, il faut d'abord en saisir les règles de base. Au coup de sifflet les deux équipes envoient cinq joueuses sur la piste, chacune d'entre elles chaussée de patins à quatre roues, type quad, et habillée des protections nécessaires.

Parmi ces joueuses, on trouve une *jammeuse*, un pivot et trois bloqueuses. Les *jammeuses* doivent marquer des points. Pour y parvenir, elles doivent dépasser les bloqueuses et les pivots du peloton, qui luttent avec vigueur pour les en empêcher.





Chaque séquence de jeu dure jusqu'à deux minutes et s'appelle un *jam*. La lutte peut être violente : un spectacle pour le public, un moment grisant pour les équipes, dont les noms – Les Filles du Roi, la Racaille ou les Contrabanditas – annoncent clairement la couleur.

Pour autant, tous les coups ne sont pas permis. On ne frappe pas quelqu'un dans le dos, on n'utilise pas ses mains ou ses avant-bras pour faire tomber ses adversaires, on ne s'agrippe pas à ses coéquipières pour empêcher le passage d'une joueuse de l'équipe adverse.

En dehors de cela, les joueuses sont invitées à se « lâcher lousse » sur la piste plate à l'oval irrégulier, une version simplifiée des anciennes pistes de roller derby.

Patin à roulettes

Il ne faut pas s'y méprendre. Le roller derby d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier. Tout au long du 20^e siècle, la discipline n'a cessé d'évoluer.

Aux États-Unis, c'est à partir de 1884 que la pratique du patin à roulettes commence à se populariser. On organise alors les

premières courses d'endurance. Dès le départ, le sport est brutal : ses participants n'hésitent pas à se pousser violemment les uns les autres ou à se faire trébucher, quitte à provoquer des accidents.

Dans les années 1930, Leo Seltzer, propriétaire de salles de cinéma et organisateur de marathons de danse - une activité très populaire à l'époque - apprend que 93 % des Américains patineront sur roue à un moment ou un autre de leur vie. Il se lance alors un défi : inventer un sport complet qui s'appuierait sur le patin à roulettes.

En 1935, il organise une course mythique, la Transcontinentale, dans le Chicago Coliseum. Sur la piste en bois, inclinée et bordée de rails, des équipes de 25 joueurs, hommes et femmes, doivent parcourir une distance équivalente à celle qui sépare Los Angeles de New York.

L'événement dure un mois ; c'est le début d'un succès qui durera plusieurs décennies. Peu à peu, cette discipline se structure pour devenir davantage un sport de contact. À partir de 1948, il bénéficie d'une exposition massive à la télévision ce qui en fera un véritable phénomène de société et ce, jusqu'en Europe.



Malgré la présence de figures fortes à l'esthétique rock'n'roll, à l'image de la Noire américaine Gwen « Skinny Minnie » Miller (décédée en 2018), le sport perdra en popularité à partir des années 1970.

De l'oubli au féminisme

Quelques tentatives pour faire perdurer le roller derby sous d'autres formes verront le jour par la suite. On essayera d'en faire un sport scénarisé, à l'image des ligues de lutte professionnelles, mais sans grand succès.

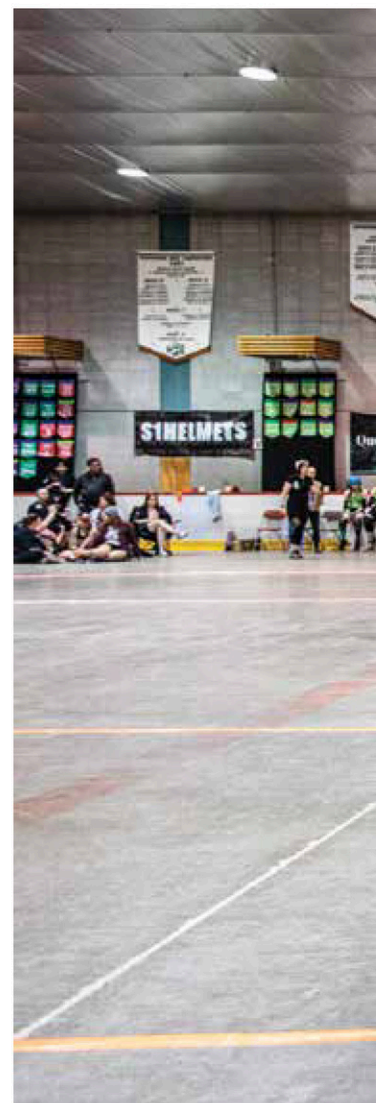
Au début des années 2000 pourtant, le roller derby renaît là où on ne l'attend pas. Dans les milieux alternatifs américains, plusieurs équipes de femmes veulent réinventer ce sport pour en faire un outil d'émancipation.

Très vite, la version contemporaine du roller derby, pratiquée sur piste plate et non plus inclinée, bénéficie d'un véritable engouement. En 2010, la WFTDA (*Women's Flat Track Derby Association*), qui régleme le tout depuis 2004, compte 450 ligues à travers le monde. Parmi elles, il y a celle de Montréal, la première à avoir été créée au Canada, en 2006.

Sam, alias GameBoi, est un homme trans. « J'ai commencé à faire du derby il y a huit ans, avant ma transition », raconte-t-il. Plus tard, il a participé à l'intégration des personnes trans dans la ligue.

« Pour moi le roller derby est un sport inclusif, mais ça reste encore trop classiste. L'équipement, les frais d'adhésion, tout ça coûte cher et empêche les gens avec moins de moyens de s'intégrer. »





Dans le vestiaire, un peu à l'écart, **Yuna Guivarc'h** alias Falcon Punch, nous confie sa rage. « C'est fou la différence de considération qu'il y a entre les athlètes masculins et féminins. Comme si nous les femmes, on n'était pas de vraies athlètes. Pour moi, rajouter "féminin" après le nom d'un sport ou mettre directement les femmes dans la catégorie B, c'est dégradant. »



Des athlètes

Il faut dire que ce nouveau roller derby sait comment se démarquer. Dans une société où les sports masculins sont souvent les seuls qui comptent, ce sport-là voit ses règles réécrites par des femmes et s'avère largement dominé par elles.

D'ailleurs, contrairement à la plupart des autres sports, comme le soccer ou le tennis, on n'utilise pas l'adjectif « féminin » pour qualifier le roller derby joué par des filles ; on dit roller derby, un point c'est tout.

Entre deux matchs, nous interrogeons Yuna Guivarc'h, qui joue pour la ligue de Montréal. « Aujourd'hui, les joueuses de roller derby sont de vraies athlètes, affirme celle que le monde du derby connaît plutôt sous le nom de Falcon Punch. On s'entraîne 10 ou 15 heures par semaine et on a un excellent niveau, en particulier à Montréal. Honnêtement, le roller derby fait partie de ces sports dans lesquels les femmes peuvent affronter les hommes sur le terrain sans craindre de perdre. » Et de poursuivre : « On est loin du cliché des filles juste hot en fishnet et en jupe qui se font des jambettes. Ça existe encore, surtout pour le fun, mais on n'est clairement pas que ça ».



Du roller derby d'avant, ces nouvelles joueuses n'ont pourtant pas tout jeté. Comme leurs aînées, elle continue à se rebaptiser, une manière de créer un personnage pour le terrain. « Il y a plein de filles qui n'avaient jamais fait de sport à ce niveau dans leur vie et je crois qu'avec ce pseudonyme, elles mettent un nom sur cette nouvelle facette d'elles-mêmes », explique celle qui doit le sien au personnage de jeu vidéo Falcon et à son fameux coup de poing.

Par les joueuses, pour les joueuses

Le caractère exceptionnel du roller derby ne s'arrête pas là. C'est aussi dans son organisation que la discipline impose son style. Contrairement à la plupart des autres sports, gouvernés, dans les plus hautes sphères, par des bureaucrates ou des hommes d'affaire, la discipline est gérée de façon démocratique par ses athlètes. Chaque ligue féminine, de la plus imposante à la plus amatrice, a voix au chapitre et siège à la WFTDA. De cette façon, toutes participent à l'orientation de ce sport amateur en constante expansion.

D'ailleurs, dans ce sport principalement bénévole, tout le monde y met du sien. « Dans le roller derby, en dehors du terrain, chacun

doit donner de son temps, précise Laurence Monarque, chargée des relations médias pour le Montreal Roller Derby. *Les joueuses peuvent s'impliquer dans l'organisation des tournois, des repas, dans la recherche de partenaires ou dans la communication, par exemple.* »

Selon elle, cela contribue à créer un sentiment d'appartenance et de communauté tout à fait en accord avec la philosophie du sport.

Inclusivité

Car si, sur la piste, on s'acharne sans vergogne contre l'équipe adverse, en dehors du terrain, on se serre les coudes. « Ici tout le monde s'aime. On a des adversaires mais ensuite on va tous boire une bière ensemble, explique Falcon Punch. C'est sûr qu'il y a des coups chiens sur la track, mais en dehors, il y a un vrai esprit de communauté. »

De fait, dans ce sport, l'inclusivité est une valeur portée en étendard. Aujourd'hui, il s'agit sans doute de l'un des sports les plus inclusifs, notamment en matière de genre. Dans les ligues féminines, on trouve aussi des personnes non binaires et des personnes trans. « En fait, tout le monde peut intégrer nos équipes, sauf les hommes cis, qui ont des ligues qui leur sont réservées [mais que les femmes peuvent



Myriam Latulippe, alias G-String Theory, est astrophysicienne. Elle fait partie de l'équipe des Filles du Roi. « *Ce que j'aime dans ce sport, c'est que c'est à la fois badass et familial*, sourit-elle. *Pour moi, c'est un bon moyen de montrer aux enfants que si t'es une fille, tu peux être une princesse, mais tu peux aussi péter des gueules.* »

toutefois intégrer, NDLR] », précise Myriam Latulippe, qui a récemment joint l'équipe des Filles du Roi.

Pour cette jeune astrophysicienne, la pratique du roller derby a d'ailleurs été l'occasion de s'ouvrir davantage aux questions LGBTQ+ et à la différence en général. « *Moi je viens d'un monde scientifique composé surtout d'hommes blancs hétérosexuels*, explique celle qu'on connaît dans son équipe sous le pseudonyme de G-String Theory. *Avec le roller derby j'ai pu fréquenter des gens de toutes sortes de genres, de milieux et d'âges.* »

Un sport politique ?

Selon certains participants pourtant, le roller derby pourrait encore faire mieux. C'est ce que croit par exemple Sam, alias GameBoi, homme trans et adepte du roller derby depuis huit ans. « *Je pense qu'on pourrait être encore plus inclusif. Je trouve que c'est un sport qui reste encore très blanc, et qui, par ailleurs, est assez cher, et donc réservé à ceux et celles qui en ont les moyens.* »

Sam craint aussi que malgré la surreprésentation des ligues féminines, les vieux travers du sport, à commencer par la valorisation des équipes masculines, ne reprennent le dessus. « *Les ligues masculines sont arrivées plus tard dans le roller derby contemporain, mais on est en train de se rendre compte qu'elles ont beaucoup plus de facilité à se faire connaître, et à voir leurs compétitions diffusées à la télévision, notamment sur ESPN* », déplore-t-il.

Encore nouveau dans le paysage sportif, le roller derby semble malgré tout bien parti pour imposer sa place. À voir l'énergie déployée par les équipes sur le terrain, et l'ambiance électrique qui règne dans les arénas en temps de match, on ne prend pas grand risque à postuler que ce sport a, pour sûr, de très beaux jours devant lui.

Youpiii



**Transport gratuit du 21 juin (16 h)
au 27 août pour les 6 à 11 ans***

stm.info/sortiesenfamille

* CERTAINES CONDITIONS S'APPLIQUENT

Insertion

Mieux répondre aux besoins des personnes itinérantes

Par Alice Lepetit · *Organisatrice communautaire au RAPSIM*

Il y a un peu plus d'un an, le Programme Objectif Emploi (POE) entrait en vigueur. Fortement critiqué par les groupes de lutte à la pauvreté, dont le RAPSIM, ce programme impose des parcours obligatoires aux personnes qui sont admissibles pour une première fois à l'aide sociale. Un an plus tard, quels échos avons-nous de l'application de ce programme et de ses impacts pour les personnes en situation ou à risque d'itinérance ? Quels besoins demeurent en matière d'insertion pour ces personnes ?

Un an de mise en œuvre du Programme Objectif Emploi

Avec le POE, les primo-demandeurs à l'aide sociale doivent choisir un parcours (recherche d'emploi, formation, développement d'habiletés sociales) et définir, avec leur agent d'aide sociale, un plan d'intégration en emploi. Des pénalités financières, impliquant des coupures de leurs prestations, sont prévues en cas de non-respect de ses engagements par la personne prestataire. Cette approche obligatoire et punitive a été largement décriée par les groupes communautaires, dont le RAPSIM, pour ses impacts potentiels sur les personnes les plus éloignées de l'emploi. En coupant un chèque déjà largement insuffisant, on attaque le droit à un revenu décent de personnes qui sont parmi les plus pauvres tout en brimant leurs chances de s'en sortir. C'est pourquoi le RAPSIM fait partie des groupes qui ont demandé le retrait pur et simple des pénalités financières et la mise en place d'une approche incitative et volontaire visant à accompagner les personnes au lieu de les contraindre à l'insertion. Ces demandes n'ont malheureusement pas été entendues. Et le POE est entré en vigueur le 1^{er} avril 2018.

Un an plus tard, les échos du terrain révèlent que peu de pénalités financières ont été appliquées. Il s'agirait de cas d'exception. Aussi, il semblerait que l'entrée dans le programme ait été appliquée avec plus de flexibilité, en favorisant l'exemption de certaines personnes très éloignées de l'emploi. En pratique donc, la mise en œuvre semble se faire avec davantage de souplesse que le règlement d'application ne le laissait entrevoir. Reste que cette indulgence relève du bon vouloir des agent.e.s et n'est d'aucune façon sanctionnée par un règlement. Or la protection des droits des personnes ne peut reposer sur la volonté et la marge de manœuvre dont disposent des agent.e.s d'aide sociale. Elle doit être garantie par la loi. C'est pourquoi, tout en soulignant l'aspect positif d'une application souple du Programme, le RAPSIM demeure opposé à l'approche contraignante et maintient sa demande d'abolir les pénalités financières prévues.

Pour des programmes d'insertion adaptés et diversifiés

Pour répondre aux besoins des personnes en situation ou à risque d'itinérance, il est nécessaire de développer et de soutenir des programmes d'insertion diversifiés et adaptés aux besoins de différentes populations : des programmes pour les jeunes, pour les personnes de 40 ans et plus, pour les femmes, des programmes pour les personnes qualifiées et d'autres pour celles qui sont très éloignées du marché de l'emploi. Les parcours menant à l'itinérance sont multiples et les besoins des personnes le sont tout autant. Surtout, il est essentiel de favoriser des approches incitatives et volontaires, et de reconnaître que certaines personnes, en raison de leur parcours de vie, ne seront pas en mesure de s'insérer sur le marché du travail dit traditionnel. Pour ces personnes, il est nécessaire de préserver des programmes d'insertion sociale tels que le PAAS-Action (voir encadré) ou d'autres initiatives mises en place par des groupes communautaires afin de répondre aux besoins des personnes qu'ils rejoignent.

Ces programmes jouent un rôle essentiel pour prévenir et réduire l'itinérance. Des groupes comme L'Itinéraire avec la production et la vente de son magazine, le Groupe Information Travail avec ses programmes en ébénisterie, le Y des femmes de Montréal avec sa friperie et autres programmes d'insertion, ont développé une expertise solide en matière d'insertion sociale et professionnelle et doivent être soutenus adéquatement pour leurs actions. En effet, ils permettent de rejoindre des personnes qui ne le sont pas par des programmes gouvernementaux plus normés ou plus contraignants. En offrant des possibilités de participation adaptées, ces programmes communautaires sauvent des vies. Ils permettent à des personnes d'avoir accès à un revenu mais surtout de retrouver une place dans la communauté. ■

PAAS-Action : une vocation d'insertion sociale à préserver?

Créé en 2011, le Programme d'aide et d'accompagnement social (PAAS-Action) visait à l'origine à répondre aux besoins des personnes les plus éloignées de l'emploi. Un récent sondage réalisé par le RAPSIM auprès de ses membres montre que, malgré cet objectif, ce programme permet de moins en moins de rejoindre les personnes ayant ce profil et favorise au contraire celles qui sont plus proches de l'emploi. Les organismes notent particulièrement une pression croissante vers les programmes d'employabilité, rendant de plus en plus difficile pour les prestataires de renouveler leur participation au programme. Cette tendance n'est pas nouvelle et le RAPSIM, en lien avec d'autres groupes de lutte à la pauvreté, défend le maintien de la vocation originelle du programme soit l'insertion sociale et non pas l'employabilité.

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

Pour une troisième année consécutive, des camelots de L'itinéraire ont eu l'opportunité de suivre un stage à *La Presse*. Les journalistes Silvia Galipeau et Tristan Péloquin ont offert de leur temps et de leur précieuse expertise afin de faire connaître les rouages du métier à Lynn, Yves et Mathieu. Ces derniers témoignent de leur expérience qui s'est étendue sur une semaine et qui a été riche en enseignements et bénéfique pour leur confiance en soi.

Une opportunité incroyable



PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT BERNARD / DE L'ÉPÉE

Du 6 au 10 mai dernier, j'ai eu l'opportunité avec d'autres de faire un stage au journal *La Presse*. D'emblée, la salle de rédaction de *La Presse* est un endroit extrêmement stimulant. Des dizaines d'employés et de journalistes se côtoient dans une ruche où on a l'impression que le monde se réécrit chaque jour. Personnellement, la vague impression que j'en avais me venait de la télésérie *Scoop*, œuvre de Réjean Tremblay du début des années 1990 qui se déroulait justement dans une presse imaginaire.

Nos hôtes journalistes, Silvia Galipeau et Tristan Péloquin, nous ont introduits à ce riche univers en commençant le lundi matin par un «tour du propriétaire». Locataire, vaudrait-il mieux dire, puisque *La Presse*, désormais un OBNL dont la pérennité financière est loin d'être assurée, n'est plus propriétaire de ses locaux comme à l'époque dorée du «quotidien de la rue Saint-Jacques» dont Power Corporation remplissait les coffres. En ce lundi matin, ça été toute une visite que de rencontrer les Rima Elkouri, Hugo Dumas, Marc Cassivi, Serge Chapleau, entre autres. Pour moi, de voir en vrai comment se construit au quotidien un journal que je lis depuis ma jeune adolescence fut assurément une découverte. ▶

témoignages



À tout instant, les artisans de *La Presse* nous ont fait sentir comme si on faisait partie de la famille, jamais comme si on était là pour quêter quelque chose ou si on dérangeait. On nous a présenté chaque département, chaque section, et chacun a pris le temps de s'arrêter pour répondre à nos questions, nous expliquer son rôle et ce qu'il faisait dans le journal. Après deux jours, même les gardiens de sécurité étaient sympathiques et m'appelaient par mon prénom, alors que mon expérience à vie avec ce type d'employés s'est à peu près toujours résumée à des airs bêtes et de lourds silences.

Alors on fait quoi ?

Au fil de la semaine, en parlant avec nos deux « profs journalistes », et je ne pourrai jamais assez dire combien ils étaient engagés et pertinents, j'ai fini par apprendre qu'ils étaient pratiquement plus stressés que nous au commencement. C'est un stage de cinq jours et ils nous ont vraiment mis dans la peau de ce qu'un journaliste peut vivre au quotidien. Tu commences ta journée en ne sachant jamais ce que tu vas en faire. En somme, tu es à la merci de l'actualité et de ce qui se passe dans le monde. Alors pas plus eux que nous pouvions deviner de quoi notre semaine serait faite. Pour nos deux *coachs*, le stress était surtout de savoir s'ils auraient quelque chose de pertinent à nous faire couvrir.

Je peux dire que dans mon cas, ç'a été franchement réussi. Les quelques lecteurs qui lisent parfois ma chronique *En toute liberté*, à chaque premier du mois, savent que j'écris en général sur l'actualité, la politique ou la société. Eh bien, on m'aura fait sortir de

ma zone de confort ! En vrac, j'ai écrit un papier sur des parents qui prénomment leur enfant en l'honneur des personnages de *Game Of Thrones*, j'ai couvert une conférence de la mairesse Valérie Plante, j'ai assisté au nouveau spectacle de l'humoriste Guillaume Wagner, j'ai interrogé le réalisateur d'un documentaire qui a réussi à faire le tour du monde en 80 jours sans un sou en poche et j'ai participé à l'interview d'un bédéiste célèbre !

Médias en crise

Au total, trois textes que j'ai écrits ont été publiés dans *La Presse*, signés de mon nom ! Même si j'ai déjà eu l'occasion de publier un texte dans *La Presse* et sans dénigrer *L'itinéraire*, pour quelqu'un comme moi, il s'agit tout de même d'une opportunité incroyable. Je fus également vraiment troublé de constater à quel point le milieu des journaux traversait des temps troubles. Même le *Journal de Montréal*, pourtant le plus lu au Québec, n'a plus de salle de rédaction. À savoir que quand bien même il voudrait nous offrir un stage comme celui de *La Presse*, il ne le pourrait pas puisque chaque journaliste travaille désormais à partir de chez lui, isolé, en lien avec une salle de rédaction virtuelle et sans lieu d'ancrage. Pourtant, de tout ce que j'ai pu voir dans ma vie, une salle de rédaction en plein fourmillement est de loin la plus grande source de stimulation intellectuelle que je n'ai jamais côtoyée.

Si j'ai retenu quelque chose de cette semaine de stage, c'est l'importance de journaux crédibles et sérieux en cette ère de *fake news*. Plus que jamais, la presse (en général) a un rôle fondamental pour nous aider à distinguer le vrai du faux, la vérité de la rumeur. Mais cela exige un travail, fait par des professionnels, qui ne pourra jamais être celui du quidam qui exprime son opinion ou sa théorie sur Facebook ou ailleurs. La rigueur et la recherche, ça demande du temps et plus que 140 caractères. Alors si vous le pouvez, soutenez *La Presse*, *L'itinéraire* et tous les médias qui vous semblent pertinents. C'est le meilleur cadeau qu'on puisse se faire collectivement.

PUBLICITÉ

JUSTE ASSEZ FORT POUR ÊTRE

COCKTAIL!

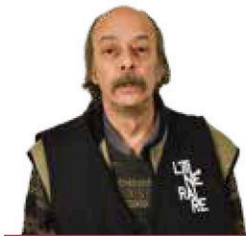
MIXTURE DE CULTURE

DU MARDI AU VENDREDI
16h à 18h

Dès le 11 juin



EN PLEIN MONTRÉAL CIBL



PAR YVES GRÉGOIRE
PARTICIPANT À LA DISTRIBUTION

Une expérience **fort appréciée !**

J'ai vécu une semaine de stage au journal *La Presse* en mai dernier. Les journalistes qui nous ont guidés pendant cette semaine étaient Silvia Galipeau et Tristan Péloquin. L'équipe de stagiaires était composée Lynn Champagne, Mathieu Thériault et moi. Quant à Jean-Claude Nault, il a dû malheureusement se désister pour cause de maladie.

Pendant les cinq jours du stage nous avons couvert plusieurs sujets d'actualité, été sur le terrain et travaillé sur des textes.

La première journée, on nous a présenté certains journalistes de *La Presse*, des éditorialistes et même Serge Chapleau, le caricaturiste bien connu. C'est lui qui a conçu Gérard D. Laflaque pour la populaire émission québécoise.

On a rencontré beaucoup de gens, par exemple, l'équipe qui est en train de monter un dossier sur les coroners au Québec. Ces journalistes doivent lire à peu près mille rapports médicaux afin d'écrire cette histoire. Un travail impressionnant !

Sur le terrain

Nous avons couvert des sujets d'actualité. On est allés visiter Deux-Montagnes et Sainte-Marthe-sur-le-Lac afin de se renseigner sur la situation des inondations. Dans le cadre du stage, j'ai écrit le texte suivant à ce sujet :

« Deux semaines après le drame, le gouvernement Legault a finalement annoncé la reconstruction de la digue de Sainte-Marthe-sur-le-Lac. L'inondation avait recouvert le tiers de la ville et forcé l'évacuation de près de 6000 personnes. L'itinéraire y était alors que les citoyens inondés vivaient encore une pénible attente.

Il a fallu de longues journées avant de savoir si le gouvernement allait reconstruire la digue. Pendant ce temps, nos inondés broyaient du noir, en attendant d'avoir des réponses sur les indemnités, les montants et les conditions. En plus de se questionner sur les assurances : qui est couvert ? De l'eau dans la cave, est-ce considéré comme une inondation ? Quel montant va-t-on recevoir ? Et quel genre de reconstruction fera-t-on, rafistolage ou digue moderne ?

Un propriétaire rencontré en train de vider sa maison a raconté qu'il venait de la vendre samedi matin, et que la vente avait été annulée samedi soir, suite à l'inondation. Un citoyen qui n'est pas au bout de ses peines.

À la suite des crues de 2017 et à la rupture de la digue de cette année, plusieurs questions se posent. Après 40 ans sans problème, la plupart des citoyens veulent rester chez eux. Même si leurs maisons ne valent plus grand chose, ils espèrent pouvoir rester là où ils demeurent et là où ils ont construit leur vie. »

J'ai retravaillé ce texte avec Silvia Galipeau à la fin de la semaine.

Un fait divers

Par la suite, nous avons couvert le démantèlement d'un laboratoire de drogues. Nous n'avons pas pu y entrer, parce qu'il y avait un risque de contamination. Lynn et moi, avec l'aide de Tristan, avons questionné Manuel Couture, un policier relationniste, qui se charge de parler aux journalistes. Lynn et moi avons d'ailleurs écrit un article au sujet de notre expérience. Celui-ci a été publié dans *La Presse* pendant la semaine du stage (le 8 mai).

J'ai aussi fait une entrevue avec une journaliste, Josée Lapointe, avec l'artiste-chanteur Antony Carle, et un encadré de mon texte a été publié dans *La Presse* (le 21 mai) à ce sujet. J'ai aussi écrit les bas de vignettes pour les photos.

Le jeudi j'ai assisté à une entrevue avec Guylaine Tremblay et ses acolytes en compagnie du journaliste Luc Boulanger à la Licorne. Un encadré de mes impressions a été publié le 14 mai. La comédienne se souvenait de moi à l'itinéraire. Elle m'avait rencontré brièvement lors de notre événement Camelot d'un jour.

Le vendredi nous sommes revenus sur notre semaine de stage. Nous, les stagiaires, avons donné nos impressions et en retour nous avons reçu les commentaires et conseils de nos journalistes ; Silvia et Tristan. Dans mon cas c'est surtout Silvia qui m'a conseillé. Elle m'a rappelé de prendre plus de notes et de faire des citations, ce qu'elle m'avait déjà suggéré lors de l'écriture de mes textes. Ils nous ont dit de continuer notre travail et de mettre en pratique les conseils qu'ils nous ont prodigués.

J'allais là pour du nouveau et j'ai été servi car le journalisme ne ressemble pas à ce que je suis habitué de faire. J'ai beaucoup apprécié l'expérience.

PHOTO ADITYA ROMANSA (UNSPLASH)



Papa et maman
à part

Par Alexandra Guellil

Tous les parents le confirmeront : l'arrivée d'un enfant change tout. S'ils peuvent être courts, longs ou partagés, les congés de maternité, de paternité ou parentaux, tels qu'ils existent au Québec, ont de quoi faire des envieux. Des réflexions plus que jamais d'actualité alors que le gouvernement Legault effectue une réforme sur le droit de la famille.

Sur sa table à langer, Flavie, six mois, échange des regards complices avec son père, Vincent Dionne. « *On communique beaucoup par le non verbal. Si on partage ces moments, c'est parce que je suis à la maison depuis sa naissance* », confie-t-il sous le regard attendri de sa conjointe, Audrey Simard.

La parentalité n'a pas toujours été une évidence pour ce couple de trentenaires. Pendant très longtemps, Audrey ne voulait pas donner naissance et visait plutôt l'adoption. Et puis, à force de discussions, la maman de 37 ans a changé d'avis. « *Ça a pris trois ans et demi avant que cela fonctionne. J'ai pu confronter mes peurs et mes craintes et en discuter avec Vincent. Une de mes conditions était qu'il reste avec moi à la maison. Je ne voulais pas me retrouver seule avec Flavie, au bout de ses cinq semaines de congé de paternité.* »

Quand Flavie est enfin arrivée dans leur vie, les jeunes parents ont eu le temps de se préparer émotionnellement, mais aussi financièrement. À deux, ils ont établi un budget familial viable sur un an, leur permettant cette nouvelle vie de parents à la maison.

Année sabbatique

Le couple se dit chanceux d'avoir pu réaliser ce projet parce qu'une telle option n'est pas envisageable pour toutes les familles. « *Si certains ne pensent pas à cette possibilité, dans la majorité des cas, c'est une question de finances. En faisant cela avec Vincent, nous sommes devenus des privilégiés de la société* », explique Audrey Simard.

Car prendre congé du travail pour s'occuper des enfants, cela signifie renoncer à un pourcentage conséquent du revenu familial, et dans certains cas, devenir quasiment dépendant du Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) ou des allocations familiales, lorsqu'elles sont présentes.

Avant de mettre leurs vies professionnelles en sourdine, Audrey travaillait dans le communautaire tandis que son conjoint était programmeur et concepteur de jeux vidéo. Les employeurs de Vincent n'étaient pas vraiment habitués à *dealer* avec une telle demande.

Pour la plupart des entreprises, c'est le congé de paternité de cinq semaines qui reste commun. « *Administrativement, cette demande a été enregistrée comme une année sabbatique, sans solde donc. Mais nous avions prévu le coût* », raconte le papa qui a, en quelque sorte, ouvert la voie à une autre vision de la paternité. « *Quand j'ai annoncé que je partais un an aux collègues, j'ai vu des mâchoires tomber par terre, pas forcément négativement, au contraire. Beaucoup m'ont dit que si c'était à refaire, ils le feraient.* »

Charge mentale

Qui dit bébé, dit couches, lingettes, vêtements et accessoires. Qu'on fasse un choix jetable, lavable, emprunté ou neuf, tout ce *kit* de soins essentiels a un prix. Audrey et Vincent ont pu bénéficier de dons et de prêts d'amis, eux aussi parents. Leurs dépenses ont donc été réduites de facto.

Mais, les clichés ont parfois la vie dure. Un papa qui est à la maison avec son bébé reste hors norme et, s'il prend part aux tâches quotidiennes, il est perçu comme celui qui aide la maman au lieu de prendre sa juste place à la maison.

Ces oui-dire ont fait sourciller Vincent qui dit avoir expérimenté le fameux concept de la charge mentale. Au quotidien, leurs journées sont rythmées par Flavie : Vincent prépare les repas, s'occupe de bébé qui se réveille la nuit ou la journée, pendant qu'Audrey se repose avant le prochain boire ou prend une douche. Et inversement. Le couple se relaye et évite ainsi l'épuisement. « *Sans Vincent, j'aurai sûrement mangé des céréales et des toasts* », s'amuse la maman.

Du temps avec bébé

Autre couple, autre organisation. Marie-Ève Bergeron et Pascal Philippe-Bergeron ont quelque peu innové. Lorsqu'ils ont eu Léonard, 18 mois, chacun a bénéficié du congé qui lui était dû, leur permettant de passer les cinq premières semaines en famille.

Par la suite, ils ont divisé leur congé parental de façon équitable. Chaque parent a donc passé six mois, seul avec bébé, pendant que l'autre travaillait.

« *Nous voulions tendre vers un peu plus d'égalité pour que chacun ait son moment avec Léonard. Chacun a sa façon de vivre sa parentalité et est libre de créer sa routine. On a tous les deux une place particulière à prendre en tant que parent et cela demande du temps de la trouver* », explique la mère. « *On m'a souvent dit que ça peut être difficile de se sentir père avant que l'enfant ait deux ans. Je ne voulais pas ça. Mais c'est vrai que comprendre mon bébé et distinguer le sens de ses différents pleurs m'a pris un peu de temps* », raconte Pascal.

Si ce long congé de six mois a été bien perçu au travail de Pascal, sa conjointe se souvient des préjugés et propos souvent contradictoires qu'elle a essuyés. « *Je ne serai pas capable de laisser mon enfant à son père (...) je suis une mauvaise mère parce que je ne suis pas capable de rester à la maison, etc. Tout cela versus Pascal qui était perçu comme le papa ultra-impliqué* », se souvient Marie-Ève. Malgré tout, le couple n'a aucun regret et envisage de procéder de la même façon pour leur second enfant.

Papa et héros !

Valérie Harvey, sociologue, rappelle que depuis 2006, plus de 75 % des pères ont pris leur congé de cinq semaines. Et ce chiffre ne cesse d'augmenter. De plus, de nombreux pères utilisent aussi les congés parentaux partagés avec la mère. Les mœurs ont évolué à tel point « *qu'un père qui utilisera moins que ces cinq semaines allouées sera regardé bizarrement voire questionné.* »

Les pères rencontrés par Mme Harvey, lors de son étude, ont expliqué que leur conjointe leur avait « *permis ou donné* » un peu de temps sur « leur » congé parental. En d'autres termes, ce temps est souvent attribué uniquement à la mère alors qu'il est, dans les faits, partageable entre les deux parents. « *Certains ont dit avoir négocié, parfois férocement, avec leur conjointe qui ne souhaitait pas diviser cette période. C'est pour cela que c'est important que les papas aient un congé bien à eux.* »

Dans l'imaginaire collectif, ce sont encore les mères qui doivent s'occuper des enfants et prendre soin de la famille. « *Le père qui s'investit auprès de ses enfants, en fait probablement plus que son père à lui. Il est perçu comme un héros parce qu'il est plus impliqué. Tandis qu'une mère qui s'implique moins auprès de ses enfants paraît moins bien que sa mère à elle, qui en a sûrement fait plus qu'elle, qui était toujours présente à la maison et sur qui on pouvait toujours compter* », soutient l'auteure.

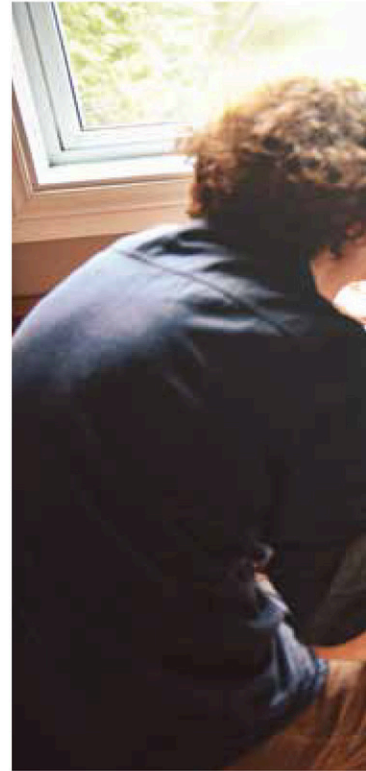
Parmi les pères qui ont pris leurs cinq semaines de paternité, nombreux étaient ceux qui retournaient au travail avec l'impression de « *rater tous les premiers moments, comme les premiers mots et premiers pas de bébé. Certains ont même dit qu'ils avaient le goût de lancer le téléphone dans le mur lorsqu'ils recevaient une photo prise par leur blonde, parce qu'ils étaient absents.* »

Un père impliqué auprès de ses enfants est perçu comme un héros. Il en fait plus que son père à lui. Une mère moins impliquée paraîtra toujours moins bien que sa mère à elle.

Valérie Harvey



FAMILLE SIMARD-DIONNE PHOTO ALEXANDRA GUELLIL



Mentalités à changer

En règle générale, le congé parental est très peu partagé. Dans de nombreux cas, les deux parents se retrouvent à la maison en même temps. Si cela est positif sur bien des aspects, il faut aussi noter que l'autonomie parentale peut être affaiblie.

C'est la vision de Marilyse Hamelin, journaliste indépendante et auteure de *Maternité, la face cachée du sexisme*. Elle souligne que dans la majorité des cas, les pères prennent une partie du congé parental parce que la mère n'est pas admissible, car sans emploi, aux études, en congé de maladie ou prestataire de la CNESST.

S'il est vrai qu'il existe aujourd'hui au Québec une part de conscientisation sur l'égalité entre les hommes et les femmes, Marilyse Hamelin invite à ne pas confondre avancement et égalité atteinte. « *La société tient souvent pour acquis le travail des mères. Mais, les mères elles-mêmes tiennent pour acquis que certaines tâches leur reviennent. Elles peuvent penser être totalement égalitaires avec leur conjoint sans se rendre compte qu'elles bonifient un peu trop certaines de leurs actions et minimisent les leurs* », explique l'auteure. « *Comme société, on ne devrait rien enlever aux femmes parce que ce sont encore des acquis fragiles. Il faudrait juste valoriser plus le rôle de chaque parent.* »

Marilyse Hamelin estime enfin que le marché du travail doit s'habituer à ce que les pères prennent des congés pour raisons familiales, qu'ils soient parentaux ou de maladie. Car dans le modèle actuel, la mère reste le parent principal : si son enfant est malade et qu'il doit s'absenter de la garderie ou de l'école, c'est elle qui doit prendre congé. Et elle en paye souvent le prix dans sa carrière.



Temps parental

À chaque famille, son schéma. Céline Le Bourdais, professeure de sociologie à l'Université McGill a étudié pendant plusieurs années les trajectoires familiales. S'il est vrai que les hommes et les femmes se partagent les tâches, une donnée essentielle manque à l'appel : le temps parental. « *S'impliquer dans les tâches domestiques ne veut pas dire forcément passer du temps avec les enfants* », précise la professeure.

Ainsi, « *les hommes en font plus parce que les femmes en font moins dans le travail domestique, car elles sont plus présentes sur le marché de l'emploi* ». Elles ont donc souvent recours à des services extérieurs, comme l'achat de mets déjà cuisinés ou l'emploi d'une aide ménagère, ce qui leur permet de gagner du temps sur leurs tâches quotidiennes.

D'un autre côté, Mme Le Bourdais rappelle que la forme actuelle des congés parentaux et les garderies à coût réduit permettent aux mères d'avoir le plus haut taux d'activité au pays. « *Il y a 35 ans, c'était le contraire. Le taux d'activité des femmes et des mères au Québec était relativement faible. Tout cela renverse donc toute la question de l'égalité au sein du couple. Les femmes sont plus présentes dans leur emploi, ont donc plus de moyens, et sont plus facilement en position de négocier un meilleur partage des tâches dans le couple.* »

Moins de mariages, plus d'unions libres

Si dans le passé, le modèle du couple marié (ou uni) civilement (ou religieusement) l'emportait, aujourd'hui, c'est plus l'union libre qui a la cote. Selon les chiffres publiés par l'Institut de la statistique du

Québec, la part des personnes déjà mariées à 25 ans a fortement réduit pendant le baby-boom des années 1946-1966.

Et, dans le tiers des mariages qui sont célébrés aujourd'hui, il s'agit d'un remariage pour au moins l'un des conjoints. « *Aujourd'hui, au Québec, les enfants naissent beaucoup plus en union libre qu'en mariage et, même les couples mariés sont devenus plus instables. On se sépare, on reforme des nouvelles unions dans lesquelles on a souvent déjà des enfants qui sont nés d'unions antérieures. Les couples en union libre et les familles recomposées accordent plus d'importance au partage des tâches du travail rémunéré, mais aussi du travail domestique* », vulgarise Céline Le Bourdais. Ces changements résultent principalement de toutes les luttes féministes québécoises.

Parent seul

La monoparentalité est aussi un enjeu clé. Difficile néanmoins de se fier totalement au recensement pour le mesurer : les familles monoparentales sont considérées comme telles lorsque les enfants sont présents le jour J. « *Pour un couple séparé, qui ne s'est pas remis en union, et qui vit dans des logements séparés, on comptera leur enfant une seule fois, soit à l'endroit où il passe la majorité de son temps. Dans le cas d'une garde partagée, on prendra en compte l'endroit où ils ont dormi la veille du recensement. Ainsi, un homme peut être recensé comme vivant seul, tandis qu'une femme peut être considérée comme monoparentale et inversement* ».

Une telle catégorisation peut sous-estimer la représentativité des pères monoparentaux qui ne seront pas dénombrés si leur enfant ne vit pas avec eux la plupart du temps.

Congés parentaux, le modèle québécois

Les possibilités de congés attribués à la parentalité sont nombreuses. Il y a d'abord le congé de maternité, d'une durée de 15 à 18 semaines suivi du congé de paternité de 3 à 5 semaines. Ces deux congés sont réservés uniquement au père ou à la mère. Enfin, il y a le congé parental qui peut durer jusqu'à une année et est partageable à souhait entre les deux parents.

Ailleurs au pays, il n'existe pas de congé uniquement alloué au père. Ce dernier ne bénéficie que d'un congé parental. Rappelons qu'avant que le gouvernement libéral de Jean Charest instaure, en 2006, le Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) tel qu'on le connaît aujourd'hui, certains papas avaient recours au régime fédéral d'assurance-emploi pour obtenir quelques prestations.

Alors que le gouvernement Legault a lancé une consultation publique sur la réforme du droit de la famille, il serait intéressant de réfléchir aux cas particuliers. Deux exemples ont notamment été cités par Valérie Harvey : la bonification des congés dans le cas d'une naissance de jumeaux ou triplés et la mise en place d'un congé de paternité dans le cas d'une fausse couche avancée. Et, tous nos intervenants ont rêvé de leur société idéale permettant aux papas de prendre un congé égal à celui octroyé à la mère.

DANS LA TÊTE
DES CAMELOTS

La famille c'est quoi pour toi?

Tissé serré

J'ai eu de bons parents, mais ma mère ne m'a jamais fait confiance. La famille, c'est quelque chose d'important, mais pour moi, c'est souvent une affaire de piasses. Y'a seulement ma tante Gemma avec qui j'ai de bons contacts. Elle a 93 ans, et elle très lucide et très en forme. Je l'appelle tous les jours. Elle habite dans le Bas-du-Fleuve. Elle vit encore seule dans sa propre maison. On a des liens tissés serrés. Je suis allé la voir à ses 90 ans. On m'a invité et on m'a payé le billet d'autobus.

BENOIT CHARTIER
MÉTRO LIONEL-GROULX ET IGA PLACE BERRY

Ramenons nos aînés

De nos jours, les distances et les carrières font éclater les familles. La mienne est éparpillée entre Laval, Longueuil, Trois-Rivières et même jusqu'en Ontario. C'est un problème qui est répandu. J'aimerais que les aînés vivent de nouveau avec leur famille. Ils pourraient transmettre leurs connaissances aux plus jeunes et s'occuper des enfants, comme on faisait à une certaine époque. Personnellement, je suis encore proche de ma grand-mère, de mes cousins, de mes oncles, mais je me suis éloigné de ma mère.

ALEXANDRE VERDUN DEVIN
CAMELOT MÉTRO JARRY

Proche de ses proches

Je suis proche de mon père et de ma mère. Ils sont originaires de la Gaspésie, mais ils habitent actuellement à Laval. Je les vois toutes les semaines. Quand je pense à la petite fille qui est morte à Granby, je me trouve chanceux. Je vois aussi mes sœurs régulièrement, mon frère moins souvent. Mon père a toujours été présent et ma mère était aimante, malgré ma tache de naissance.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE

Du monde de confiance

Si j'avais eu une bonne famille, j'aurais mieux considéré la vie, mon destin, mais je n'ai pas eu cette chance. Je m'en cherche toujours une en espérant trouver la bonne. Ça se fabrique une famille. Ça peut être des amis. Il nous faut un bon entourage, du monde de confiance. À cause de mon âge, je ne peux plus avoir d'enfants. Mais, j'ai toujours espoir de trouver le bonheur.

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL/MENTANA



PHOTO JEHU CHRISTAN (UNSPLASH)

Le noyau familial

La famille est le noyau de ce qui constitue un individu. Autour, il y a les amis, mais la famille demeure le pilier le plus important. Mon oncle a été un élément significatif pour la formation de ma personnalité. Je le fréquente encore. C'était le plus jeune du côté de ma mère, alors il était plus proche de nous.

ANTOINE DESROCHERS

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO, SAINT-HUBERT/BOUCHER

Ce qui compte

Je me suis posé cette question tout récemment. Je réfléchissais à la famille, aux valeurs, à ce que c'est pour moi. J'ai fini par comprendre que c'est les gens pour qui je compte qui sont ma vraie famille : L'itinéraire.

LYNN CHAMPAGNE

CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

Prendre soin de ses enfants

C'est des gens qui ne te laissent pas tomber, qui te soutiennent tout au long de ta vie. La famille doit chérir et protéger ses enfants, en prendre soin. J'ai été adopté. La personne avec qui j'ai gardé contact, c'est l'une de mes tantes. Elle est venue à L'itinéraire à plusieurs reprises. Elle a 78 ans. C'est une religieuse et elle fait souvent des pèlerinages. Elle est la plus jeune du côté de mon père. On se rend visite quand elle est à Montréal et elle m'écrit régulièrement.

MICHEL DUMONT

CAMELOT MÉTRO CARTIER ET MANSFIELD/RENÉ-LÉVESQUE

25 ans d'entraide

C'est L'itinéraire. Ce sont des gens qui m'aident beaucoup. Ça me permet de manger et de me loger. Ça fait 25 ans que je suis ici, de manière sporadique, selon si j'avais une job ou pas. Mais là, je suis trop vieux pour trouver du boulot.

GÉRARD LANTHIER

CAMELOT MÉTRO SNOWDON

BD

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

LA CONCILIATION FAMILLE/TRAVAIL

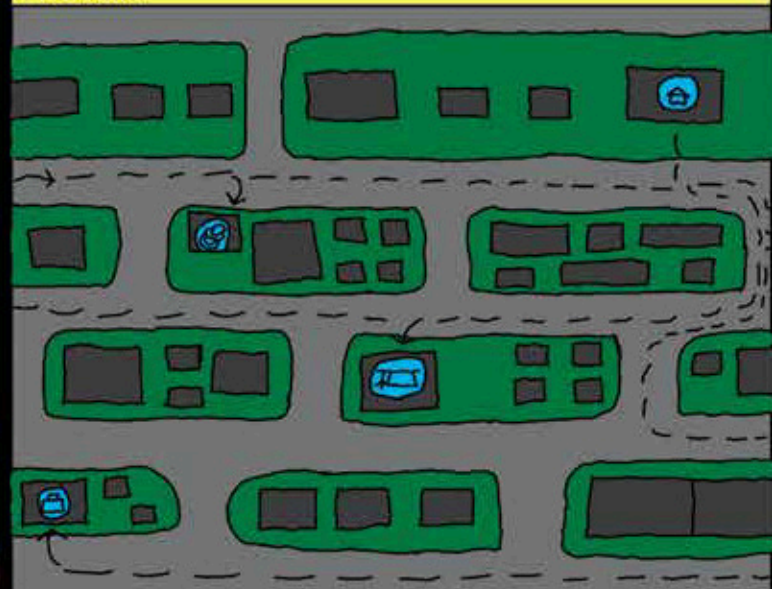
Lorsqu'on doit concilier la famille et le travail, on aimerait se faire greffer plusieurs bras. Surtout quand on est monoparental.



Préparer les enfants pour la garderie et l'école.



Faire plusieurs trajets avant de se rendre au travail.



Donner son 110% au boulot.



Au retour à la maison....pas de répit.



Édition spéciale 96 pages
1^{er} septembre 2019

L'ITINÉRAIRE
2^{ÈME}
RAISON
RE
AINIS



Réservez votre espace
publicitaire dès maintenant!

514 597-0238 poste 234
publicite@itinaire.ca



Un organisme communautaire

L'itinéraire, c'est un organisme connu qui dessert un grand territoire. Il n'est pas nécessaire d'en faire une publicité, c'est déjà fait. Nous avons de bons commentaires mais il est bon, de temps à autres, de parler de la bonne équipe de camelots. Plus on en parle, plus on est reconnu.

L'ambiance est bonne à l'intérieur de nos bureaux au deuxième et au troisième étages. Sans oublier le premier étage avec le personnel de la cuisine qui offre un bon menu, un menu classé cinq étoiles, je vous le jure.

Un détail que je ne veux pas oublier, ce sont les ateliers des arts, comme l'écriture (poésie), la peinture à l'acrylique, la musique, tout ça animé par la belle Camélia, enveloppée d'une grande sagesse, sans oublier son côté psychologique et sa diplomatie qui ne passes pas inaperçus.

Si un jour elle nous quitte, on ne pourra pas l'oublier car des Camélia comme elle, on en veut des tonnes. Reste avec nous Camélia, tu es notre confort moral, notre psychothérapeute. Merci, merci, garde ton sourire. Au nom de l'organisme, et même si la température est parfois discutable, je vous souhaite un bon été !

JACQUES ÉLIZÉ

CAMELOT SAINT-LAURENT / SAINTE-CATHERINE
SAINTE-CATHERINE / SHERBROOKE



À mes amis réfugiés

Parlons de certaines politiques d'immigration et de toutes les difficultés qu'elles entraînent. Notamment des politiques inhumaines, injustes, ethnocentristes qui atteignent des sommets de folie, comme ce mur insensé de Trump qui a des conséquences graves sur les êtres humains.

Ce sont des millions de dollars investis pour l'armée et pour la construction de ce fameux mur. Il serait mieux de placer cet argent dans une politique d'immigration plus efficace, comme pour aider les demandeurs d'asile et les personnes sans papiers.

Pour ces personnes d'autres pays, obtenir les papiers est un processus trop long. Elles attendent sans avoir le droit de travailler, sans sécurité, sans logement, hiver comme été, pendant plusieurs mois ou plusieurs années.

La plupart vivent en petits groupes comme vous avez sûrement vu aux nouvelles dernièrement, avec les caravanes de réfugiés d'Amérique latine et centrale vers les États-Unis. Si les agents et les membres du gouvernement attendaient aussi longtemps pour avoir un toit, ils auraient tôt fait de boucler les dossiers.

Le problème avec ces politiques d'immigration, c'est qu'elles vont engendrer plusieurs discours irrespectueux, mais jamais de solutions. Il faut accepter les différences, pour que les différences nous acceptent en retour !

SYLVAIN PÉPIN-GIRARD

PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



Mes Capsules



Bonjour chers lecteurs,

Pour le 25^e anniversaire de *L'itinéraire*, je vous présente officiellement « *Les Capsules de Michel* » en ligne sur YouTube. Ce sont des capsules d'informations concernant en premier lieu l'organisme *L'itinéraire*. Je présente, entre autres, les nouveaux numéros du magazine qui sortent.

Je peux aussi parler de certaines anecdotes s'il y a lieu, mais je fais par ailleurs des capsules spéciales comme ma quatrième où je parlais de la Saint-Valentin. Il va y avoir d'autres styles de capsules, mais je ne vous dévoile pas tout maintenant, car si je le faisais, vous ne les regarderiez pas car vous sauriez ce qu'il y a dedans ha ha ha !

Le but de ces capsules est de me faire connaître davantage et de vous aider à mieux connaître *L'itinéraire*. Si vous en avez la chance, visionnez-mes capsules, *likez-moi*, partagez-moi entre amis et le plus important, abonnez-vous ! Vous pouvez également aller sur le site itineraire.ca

Vous pouvez toujours me retrouver sur l'un ou l'autre de mes spots de vente, soit au coin de Mansfield et René-Lévesque ou au métro Cartier à Laval.

En conclusion, pour les gens qui n'ont pas eu la chance de voir mes vidéos, je vous invite à le faire, en vous souhaitant de les aimer autant les unes que les autres. Bonne journée et amusez-vous bien avec mes capsules.

MICHEL DUMONT

CAMELOT MÉTRO CARTIER ET MANSFIELD/
RENÉ-LÉVESQUE





PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Les arroseurs arrosés

J'avais 20 ans lorsque ma mère a acheté un petit terrain dans une région montagneuse de la campagne syrienne, à l'ouest du pays, près de la côte méditerranéenne, dans le village de Mashta-al-Helou.

Le terrain était situé à flanc de montagne et surplombait la vallée. Il était composé de terrasses en escaliers supportées par des murets de pierres construits par le propriétaire précédent afin de les rendre propices à l'agriculture.

Le terrain acheté par ma mère consistait en deux champs en terrasses. Il y avait un grand rocher d'un côté et un chêne au centre. Les champs des voisins tout autour étaient plantés de grenadiers et de pommiers, ainsi que de légumes comme des tomates, des oignons et du maïs.

Irrigué à l'ancienne

Après avoir préparé le terrain et construit une petite maison de deux pièces, nous avons une surface de jardinage égale à celle de la maison. Mes frères et moi étions très heureux d'avoir un jardin parce que nous en étions privés à notre résidence permanente en ville.

Avec le temps, nous avons planté des arbustes, un citronnier, un figuier, des vignes et quelques fleurs. Après plusieurs années, les arbustes avaient poussé et nous mangions les fruits, en particulier le raisin. Les vignes avaient grimpé jusqu'au toit et faisaient de l'ombre. C'était très agréable quand on s'assoit là le matin ou le soir pour prendre un café avec les amis.

Au petit matin, j'entendais le bruit de l'eau et des pelles des villageois. Les terrains étaient irrigués à l'ancienne méthode de leurs ancêtres, soit l'irrigation gravitaire traditionnelle. Ils utilisaient un petit aqueduc qui venait d'une source d'eau en altitude et qui irriguait les terrains sans avoir besoin de pompes ou de tuyauterie.

Un usage collectif

Notre jardin était relativement petit et nous étions satisfaits de l'arrosage par un boyau de plastique branché au robinet de la maison. Mais un jour, un de nos voisins nous a dit que nous avions le droit d'utiliser l'aqueduc après s'être inscrits sur la liste

des usagers du système d'irrigation. Un ami du village m'a aidé à savoir à l'avance ce qu'il fallait faire quand l'heure de l'arrosage du jardin arrivait.

Mon père était passionné d'agriculture et le travail dans le jardin lui procurait beaucoup de plaisir. Il était ravi de la nouvelle méthode d'arrosage lorsque je l'ai informé de la date. Le jour venu, le fermier qui m'a précédé m'a dit qu'il avait fini d'arroser ses terres et que je pouvais maintenant utiliser l'aqueduc pendant deux heures.

J'ai pris la houe et je me suis dirigé vers le sommet, à la source d'eau qui se trouvait à environ 20 minutes à pied. Puis j'ai enlevé mes chaussures pour descendre dans le petit aqueduc qui était à peine plus large que mes pieds.

Je marchais dans le cours d'eau et chaque fois que je voyais une ouverture latérale qui servait d'embranchement pour arroser un autre terrain, je la fermais avec des pierres, du gravier et de la boue, jusqu'à ce que l'eau atteigne un petit trou dans le rocher près de notre maison.

Jouer au fermier

Lorsque l'eau a atteint le jardin, mon père et moi avons fait de notre mieux pour contrôler la répartition de l'eau sur tous les arbres, mais le débit était très fort et mon père était en panique. Il s'est blessé à la tête sur une branche d'arbre et il est allé à la maison chercher quelque chose pour mettre sur sa blessure. Je suis resté seul dans le jardin, pressé de contrôler l'eau, tellement que j'ai cassé la houe.

Après environ une demi-heure, la terre était inondée. Je suis monté rapidement et j'ai arrêté le cours de l'eau. Ce fut une journée merveilleuse pour mon père et moi qui avons travaillé à la manière des villageois. Nous nous étions amusés à jouer aux fermiers.

Malgré les difficultés dues à notre inexpérience, nous sommes parvenus à une réalisation dont nous étions fiers, satisfaits de nous être intégrés aux villageois en partageant leur savoir-faire. Pour une fois dans notre vie, nous avons arrosé le jardin à la manière traditionnelle de nos ancêtres, comme ils le faisaient il y a des milliers d'années.

Des gens
d'exception

Sœur
Nicole Fournier



PAR YVON MASSICOTTE
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ-DE-MONTRÉAL



L'Accueil Bonneau tatoué sur le cœur

Les démunis sont nombreux à avoir bénéficié des actions de sœur Nicole Fournier, directrice de l'Accueil Bonneau pendant 21 ans. Portrait d'une femme engagée reconnue pour sa bonté et sa générosité.

Sœur Nicole Fournier est née en 1941, dans le village de Saint-André-d'Argenteuil. Elle a fait des études à l'Université de Montréal, à l'Université du Québec à Montréal, de même qu'à l'Institut de pastorale de Montréal.

Elle a fréquenté l'école normale des Sœurs de la Charité de Montréal, mieux connue sous le nom des «Sœurs grises», puis elle se joint à la congrégation en 1959. Fondée en 1737 par Marguerite d'Youville, les Sœurs grises de Montréal ont comme mission d'apporter soins, nourriture et réconfort au plus grand nombre possible.

Dans les années 1960, sœur Nicole est institutrice au Québec pendant sept ans. Plus tard, en 1971, elle est appelée à enseigner au collège Mazonod de Ngaoundéré au nord du Cameroun. Missionnaire dans ce pays pendant près de 14 ans, elle apprend à mieux connaître la culture et les mœurs de ce peuple africain.

Du Cameroun à l'Accueil Bonneau

Après avoir terminé son mandat, elle revient dans sa terre natale au Québec en 1984. On lui demande de donner un coup de main bénévole à la cafétéria de l'Accueil Bonneau, ce qu'elle accepte. Dévouée, elle devient rapidement responsable des bénévoles. L'année suivante, constatant la ferveur de son implication, on la nomme directrice générale de l'organisme qui est une ressource reconnue pour ses interventions sociales auprès de la population itinérante de Montréal.



Elle dirigera l'organisme de 1985 à 2006 : un mandat de 21 ans. Sous sa gouverne, l'Accueil Bonneau grandit et se développe. Audacieuse et visionnaire, elle se préoccupe beaucoup de la réinsertion sociale des itinérants et des gens vivant des situations de précarité à la rue. Les logements sociaux et l'accompagnement psychosocial seront son fer de lance.

L'explosion

Le 9 juin 1998, le bris accidentel d'une conduite de gaz naturel provoque une explosion qui détruit une bonne partie des locaux de l'Accueil Bonneau. La déflagration fait trois victimes : deux bénévoles (Marie-Liliane Lavallée et Céline Corriveau) et une religieuse (Sœur Claire Ménard). Une dizaine de personnes sont également blessées, dont trois grièvement. Le premier ministre Lucien Bouchard se rend sur place dans les heures suivant le drame.

D'une main de maître, Sœur Nicole se démène afin de trouver les fonds pour la reconstruction de cet organisme montréalais voué à la réinsertion sociale. Grâce à des dons atteignant 3,5 M \$, l'Accueil Bonneau ouvre à nouveau ses portes quatre mois seulement après l'explosion.

L'année suivante, elle reçoit le Prix d'humanisme de l'Association des médecins psychiatres du Québec pour son extraordinaire dévouement, puis le Prix du Gouverneur général du Canada pour l'entraide en 2005.

Toujours active

Lorsqu'elle quitte la direction de l'Accueil Bonneau en 2006, quatre maisons d'hébergement ont vu le jour, dont la dernière, construite en 2004-2005 au coût de 5 M \$, contient une salle de jour, un lieu de répit situé à la campagne ainsi que des services de

repas, d'habillement, de pastorale et d'accompagnement psychosocial. Sœur Nicole devient alors secrétaire générale de la congrégation des Sœurs grises. Elle est également membre du comité de développement de Moisson Montréal ainsi que des conseils d'administration de Renaissance Montréal, des Œuvres de Saint-Jacques et de Radio Ville-Marie.

Incarnant la bonté et la générosité, sœur Nicole reçoit la Médaille de Chevalière de l'Ordre national du Québec en 2006. Trois ans plus tard, on lui décerne le titre de Grande Montréalaise dans la catégorie sociale, et enfin, on la nomme Commandeure de l'Ordre de Montréal en 2016.

Depuis 2017, sœur Nicole donne des conférences en remplissant une double mission, soit celle de présenter un portrait de femme engagée, déterminée et active tout en partageant ses connaissances d'une communauté religieuse impliquée dans son milieu. En effet, sœur Nicole Fournier ne parle pas seulement de son parcours exemplaire, elle profite de l'occasion pour faire connaître les œuvres de la congrégation des Sœurs de la Charité de Montréal, dont elle fait partie depuis 60 ans.

En 2018, afin de souligner les 20 ans de la réouverture de l'Accueil Bonneau, un journaliste du *Journal Métro* lui a demandé si la lutte à l'itinérance était un combat sans fin. Voici ce qu'elle a répondu : « On n'arrivera pas à vaincre la pauvreté, mais la solution, elle est dans la solidarité. Si dans 30 ans, on est encore là à donner à manger et à aider, ce ne sera pas un constat d'échec. [...] Le rôle des organismes communautaires, c'est d'alerter, d'attirer l'attention et de soutenir les intérêts de ces gens. » Que dire de plus ?

Entrevue

Comment sortir du lot

Axelle Lenoir

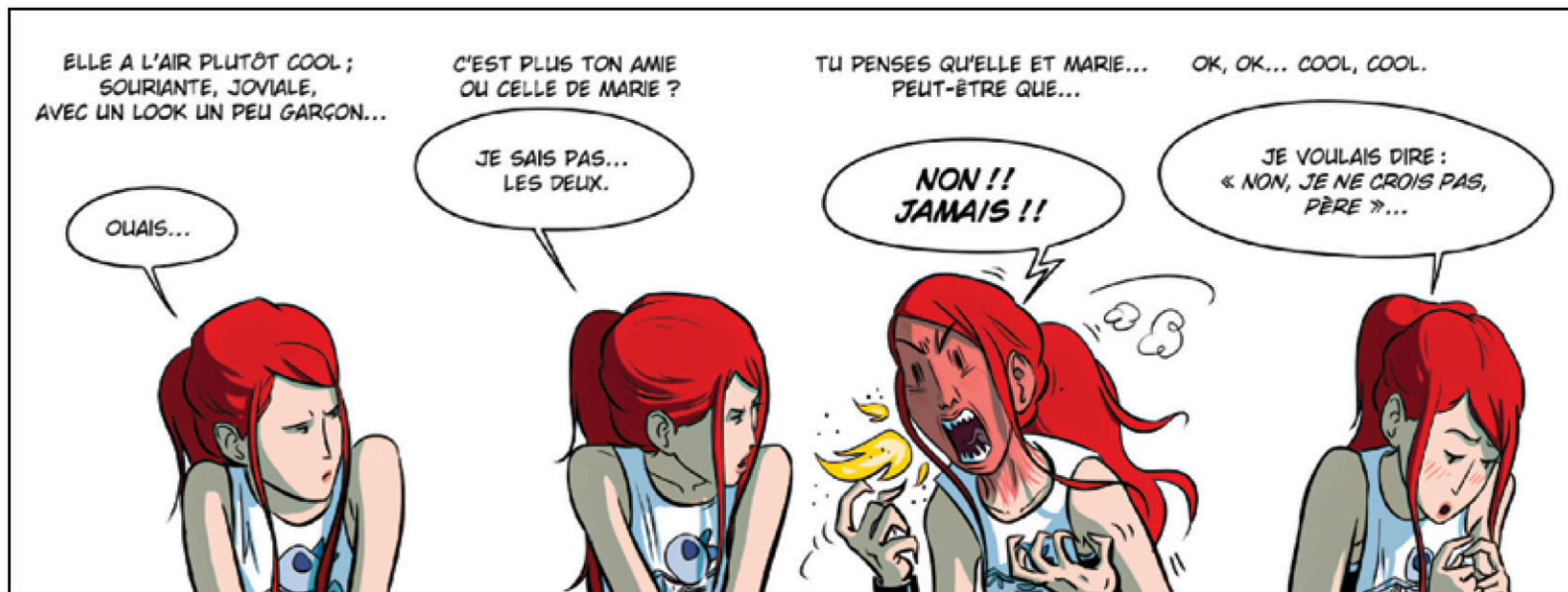
Bédéiste hors-pair



par **Isabelle Raymond**

Camelot Métro Jolicoeur

Pour beaucoup de créateurs et de créatrices, leur vie personnelle et celles de leurs personnages de fiction s'entremêlent, l'une influençant les autres. C'est le cas d'Axelle Lenoir, bédéiste depuis une quinzaine d'années, qui vient de publier une compilation des bandes dessinées *Si on était...*, à l'origine imprimées dans le magazine *Curium*. Ces histoires parlent de deux adolescentes, qui pour tuer le temps et s'évader de leur train-train quotidien, jouent à s'imaginer être dans la peau de quelqu'un d'autre : si on était des Vikings, des magiciennes, des rock stars... Entrevue avec cette créatrice originale et rafraîchissante.



Le thème de l'amitié revient souvent dans tes BD, quelle place prennent tes amis dans ta vie ? Sont-ils plus importants que les membres de ta famille ?

Je ne sais pas s'ils prennent la même place ou une place plus grande, mais ils ont une place quand même assez spéciale. Comme j'ai décidé de ne pas avoir de famille, en vieillissant, ce qui nous reste, ce sont nos amis. On se rencontre souvent et on se considère vraiment comme une famille. On part en vacances ensemble. Là, on est en train de se planifier un séjour dans un chalet. On n'a pas d'enfants, on est juste un paquet de mi-trentenaires et début quadragénaires. Je ne me suis jamais posé la question en écrivant mes BD, mais c'est vrai que ça tourne beaucoup autour de l'amitié. Ça doit être moi qui transpose ma réalité sans m'en rendre compte.

Pourquoi choisis-tu souvent des adolescentes comme personnages principaux ? Est-ce que ta BD s'adresse avant tout aux jeunes ?

Non, je ne pense pas. Il y a de plus en plus de jeunes qui lisent mes BD, mais c'est quand même assez récent. Je te dirais que depuis *L'esprit du camp*, il commence à avoir plus d'ados et même des enfants de la fin du primaire qui les lisent. Je suis une éternelle adolescente et cela explique pourquoi je suis attirée vers ça. Le temps est plus lent à l'adolescence. Tu as un cerveau mi-adulte, tu te penses plus *smatte* que t'es, mais comme tu ne connais pas grand-chose, tout est plus magique. Je trouve que ça rend chaque expérience qu'un personnage peut avoir plus intense, plus précieuse.

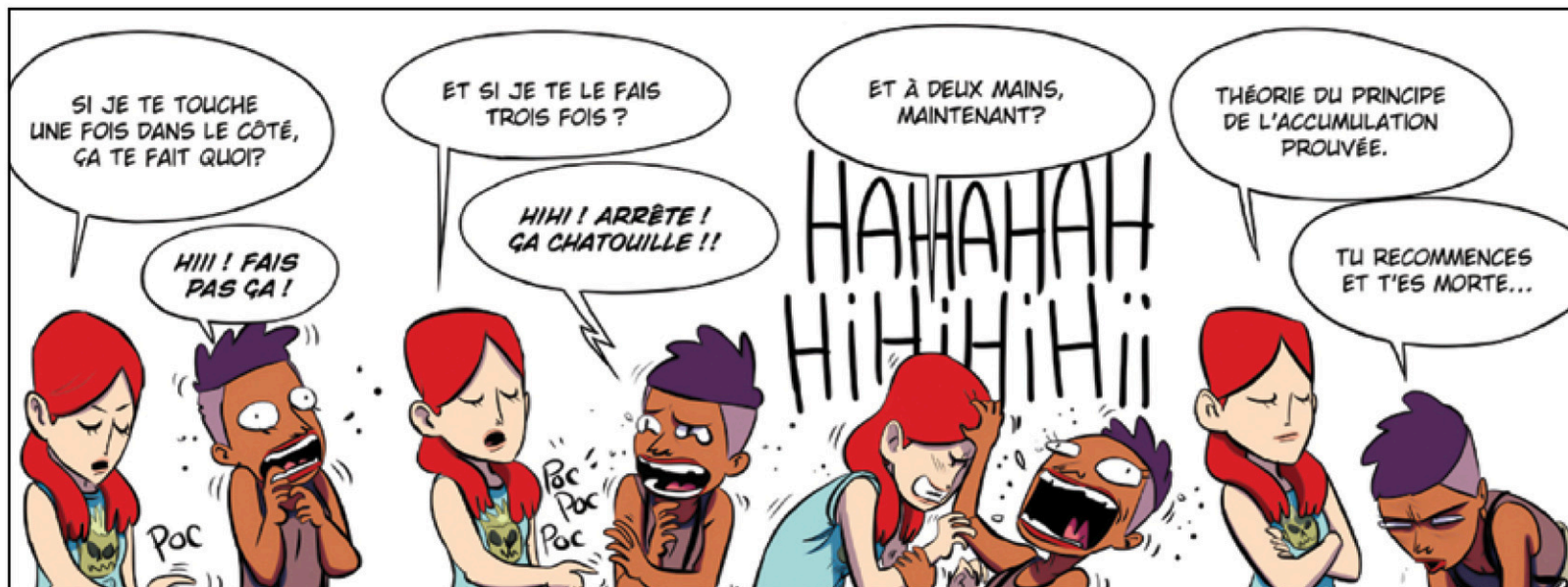
À l'origine, les histoires de *Si on était...* sont publiées dans *Curium*. Peux-tu nous parler de ce magazine ?

Je l'appelle « *le meilleur magazine pour ados que j'aurais aimé qui existe lorsque j'étais jeune* ». Il y a plein d'articles scientifiques, de sciences sociales. Il parle de sexualité, de relations amoureuses et il y a plein de bandes dessinées. Ils ont eu des plaintes à cause de moi. Il y a beaucoup de jeunes abonnés et ça peut atterrir dans des familles plus conservatrices. Mes BD parlent d'homosexualité et je n'aime pas trop les compromis. Je sais que ça peut parfois faire grincer des dents et ça me fait plaisir. Par contre, je dois censurer la nudité. Même pour *L'esprit du camp*, j'ai dû ajouter plein de petites bulles pour les petites filles nues, à la demande de mon éditeur. Les petites filles sont dessinées d'une façon moins réaliste que les ados et les adultes, avec des formes géométriques très simples, mais ce n'était pas suffisant. En plus, comme cette BD sort aux États-Unis, je me suis dit : « *eux autres, ils vont en vouloir de la bulle* ». (rires)

Un autre thème récurrent dans tes BD : les premières amours d'une jeune lesbienne. Qu'est-ce qui t'interpelle dans ce thème particulier ?

C'était vraiment un concours de circonstances. Pour *L'esprit du camp*, ce n'était pas décidé au début de l'écriture. Je savais que Catherine allait être lesbienne, mais pour Élodie je n'étais pas sûre. À la base, ce que je voulais raconter, c'était un coup de foudre en amitié. J'en ai eu beaucoup dans ma vie, donc, très platonique. Pour ce qui est de *Si on était...* ce n'était pas vraiment prévu au départ, je l'ai découvert à peu près en même temps que tout le monde, au fur et à mesure. Je souhaite montrer des filles qui ne sont pas juste des objets, montrer d'autres facettes de la féminité. C'est important, autant pour les gars que pour les filles, d'avoir des modèles différents. Je ne sais pas si ça choque. À date,





les gens sont contents de ça. Tout le monde peut s'identifier à l'amour. Avant cela, j'ai fait plusieurs livres avec des héroïnes et vu que j'étais dans le placard, les filles n'avaient jamais de *chums*. Je m'identifiais beaucoup à mes personnages principaux. Il n'était pas question qu'elles *frenchent* des gars. Étant trans et lesbienne, dans mes projets, je ne suis pas attirée par les romances traditionnelles.

On ne voit pas le visage des parents de Marie et de Nathalie. Pourquoi?

Je trouve que ça aurait été *weird*. Dans cette BD, c'est un peu à huis clos, il n'y a pas vraiment de décors. Ils sont très optionnels. Pour la chambre de Nathalie, je pense qu'elle a eu trois designs différents. Là, je me suis dit que je vais m'en tenir au dernier que j'ai fait. Dans une case, l'accent est vraiment mis sur les deux filles. Je trouvais que montrer trop d'information comme les visages des parents et ceux des professeurs, ça briserait leurs univers. Un peu comme dans *Charlie Brown*, on n'a jamais vu les adultes et ça serait très bizarre. J'aime bien qu'on ne voie que le langage corporel du père. Il est quand même *cool*. C'est uniquement pour la publication en album que j'ai fait les pages des journaux intimes des personnages afin de faire des transitions entre les différentes histoires. J'y ai dessiné le visage du grand frère adulte de Nathalie, c'est la seule exception.

Dans *Si on était...* il y a beaucoup d'allusions à la culture populaire. Pourquoi?

C'est le *fun* de s'inspirer de la culture populaire, comme les *Star Wars*. Je pense faire un clin d'oeil à *Naruto* à un moment donné. Parce que ça me permet aussi, à travers de la parodie, d'emprunter ces univers légalement pendant quelques pages. Faire du *Harry Potter*, je n'aurais jamais le droit de faire ça, sauf dans *Si on était...* L'adolescence, c'est l'époque où on cherche son identité, et la culture populaire est plus qu'importante. J'ai un grand plaisir à insérer des thématiques de culture populaire.

Côté graphique, quelles sont tes influences?

J'en ai plein dont je suis consciente et plein dont je suis inconsciente. Enfant, j'ai grandi avec la BD européenne : le classique *Philémon* a été l'une de mes plus grandes influences. Le dessinateur est arrivé dans une époque où ça devait être très réaliste, bien dessiné. Les autres croyaient qu'il ne savait pas dessiner alors que je trouvais que c'était le truc le plus beau, le plus poétique et onirique qui soit. Ensuite, je suis allée vers le manga. Étrangement, les gens qui me lisent s'identifient toujours au manga, et ça, je ne l'ai jamais compris. La première BD que j'ai faite professionnellement, je n'avais jamais lu un manga de ma vie. J'ai fait du dessin animé, peut-être que ça vient de là? Les gens disent que mes personnages ont de gros yeux. Le but est d'exprimer les émotions des personnages le mieux possible, beaucoup de BD font ça. Mes influences sont très très changeantes, elles viennent de partout.

Les amateurs de BD québécoises te connaissent sous le nom de Michel Falardeau, mais tu as changé d'identité récemment. Est-ce un peu risqué pour une artiste?

Des gens du milieu m'ont récemment parlé de la chose. Ils ont essayé de me convaincre de garder le nom de Michel Falardeau ou de prendre les deux. Je ne suis pas d'accord. Je veux que ce nom disparaisse. En anglais, on utilise le terme « *dead name* ». Pendant un bout, ça m'irritait de voir ce nom. Maintenant, ça me surprend, car j'oublie que ce nom existe. Ça me rappelle aussi que je dois remplir la paperasse pour faire changer mon nom légalement. Si on parle du marché québécois qui est quand même petit, tout le monde le sait dans le milieu. Je m'en fous un peu, je vais en subir les conséquences, mais je n'ai pas l'impression que ça va changer de quoi.

Autoportrait d'Axelle Lenoir, une bédéiste québécoise qui publie depuis 15 ans, accompagnée de Madame Bruno, son chat.



Pourquoi as-tu également changé ton nom de famille et pas seulement ton prénom ?

Faire une coupure. J'en ai parlé à mes parents. Ils trouvaient ça un peu spécial, mais ça ne les dérangeait pas plus que ça. J'ai pensé prendre le nom de ma mère, ou garder celui de mon père. Ça faisait presque 40 ans que j'étais mal dans ma peau, c'était important de faire une coupure. J'ai pris le prénom et le nom de famille de deux héroïnes que j'ai créées et auxquelles, en cachette, je m'identifiais énormément. Une a été publiée et l'autre non. Au début, j'ai utilisé Axelle Lenoir pour être incognito sur Facebook. Ce nom s'est imposé par la suite de lui-même.

Jouais-tu à *Si on était...* lorsque tu étais jeune ?

Je ne m'en souviens pas, j'y joue surtout depuis que je suis adulte. C'est drôle parce que l'an passé, j'en parlais avec des amis, je disais que le jeu est juste un prétexte pour faire des BD et une amie m'a dit « *Ben t'es tout le temps en train de jouer à ça !* » Aussitôt qu'il y a un temps mort, je commence à proposer des situations impossibles à des gens. Tu sais, pendant un long voyage de char, je suis capable de le faire pendant trois heures. Quand c'est plate, je joue à ça.

Quelles BD lis-tu ces temps-ci ?

Bakuman, un manga. J'ai aussi lu *Boruto*, qui est la nouvelle génération de *Naruto*. Je ne suis pas certaine d'avoir aimé ça. Je lis également la BD de *Mister Miracle* alors que je ne suis pas du tout fan de DC Comics, mais je la conseille, c'est vraiment malade !

Une BD vraiment captivante. Elle nous fait voyager d'un monde imaginaire à l'autre. Elle saura divertir autant les jeunes que les adultes. Disponible en librairie depuis le 29 mai.

Si on était... Tome 1

Axelle Lenoir
FRONT FROID - mai 2019, 80 pages



PAR FRED DUBÉ
HUMORISTE

Citoyen du monde!



Selon le leitmotiv de ma génération, le monde se divise en deux : les héros qui ont voyagé pis les *losers*. Quand j'avais boire des *drinks* servis dans une botte de cowboy dans le Mile-End, la question qu'on me pose d'emblée c'est pas « *As-tu voyagé?* », mais « *Où t'es allé?* ».

Moi, je suis pas un *loser*. J'ai voyagé au Vietnam, au Pérou, au Chili, au Portugal, en Espagne, au Maroc, en France, dans l'Ouest canadien, à Terre-Neuve, *name it!* Je suis heureux d'avoir contribué à l'industrie du tourisme, qui est responsable de 8 % des émissions de gaz à effet de serre mondial. Eh oui. On voyage pas comme les outardes. Quand on se déplace, ça chie dans *fan*, pis ça laisse des traces.

Je fais partie de la première mouture des milléniaux, un vieux Y, ou autre appellation inventée par des publicistes pour désigner un nouveau public cible à qui vendre des bidules. Je peux vous confirmer que l'environnement nous tient tellement à cœur qu'on se déplace à vélo même en hiver. Mais on a un seul rêve : s'envoler en avion à réaction vers l'Asie du Sud-Est, maganer (malgré nous!) les écosystèmes du delta du Mékong avec l'industrie touristique. Je suis un citoyen du monde!

Les voyages forment la jeunesse! Même si la grosse majorité des jeunes dans le monde ne peuvent pas voyager. Est-ce que ça veut dire qu'y sont pas formés? Les jeunes Nigériens sont tellement pas YOLO.

Je suis un citoyen du monde qui connaît l'importance de manger local. Chaque fois que je prends l'avion pour aller en Espagne, en Indonésie ou en Argentine, je m'assure de manger local. Je laisse pas les légumes venir à moi, c'est moi qui vais aux légumes. Manger local, c'est bon pour la planète. Je suis un citoyen du monde!

Le tourisme de masse explose, Barcelone est en train de manquer de tapas. Mais moi, je suis pas un touriste. Je suis unique. Je veux donc un voyage unique. Je voyage hors des sentiers battus. À l'agence de voyages, j'ai pris le forfait « *aventurier* ». C'est tout dire! Quand je voyage, je veux être avec les locaux. Admirer des enfants laids sans les juger. Je suis un *backpacker* qui pratique l'antivoyage! Haïti, oui, mais de façon authentique. Je veux pouvoir dire, comme Dany Laferrière : « *J'ai vu la goyave cracher le choléra.* »

Une nouveauté cette année dans le forfait *aventurier* : ils ont rajouté le volet maladie indigène. Selon la durée de l'odyssée, tu choisis un, deux ou trois virus du terroir. Évidemment, on est super bien encadrés. Aucun danger : un médecin nous accompagne 24 heures sur 24. On dira ce qu'on voudra, les maladies procurent les meilleures anecdotes de voyage. Y'a une communion qui s'opère entre les routards : des Occidentaux réunis, atteints d'une maladie exotique. J'ai vu des hommes et des femmes qui n'avaient jamais eu de forte diarrhée chronique se

chier le corps pour retrouver l'enfant malade en eux. De retour au Québec, on est plus le même. Ça change quelqu'un perdre 50 livres. Je suis un citoyen du monde!

Je pratique aussi le tourisme humanitaire. Voyager, changer le monde et devenir un meilleur être humain... Tout ça, en deux semaines! Caresser des lépreux au Ghana pour avoir de belles expériences de vie à mettre dans son CV. L'expérience « *lépreux* », c'est une valeur sûre! Donner des crayons de couleur aux Péruviens en échange d'une tuque pointue en alpaga. Peinturer des murs d'orphelinats au Cambodge, parce que c'est bien connu que les enfants là-bas ont besoin de nouveaux parents à chaque deux semaines. Construire des bécosses au milieu d'un bidonville parce qu'eux autres y'ont pas la technologie pour faire ça : chier assis. Y'ont pas de genoux, me semble. J'ai même pu donner un atelier aux villageois sur comment déféquer à l'occidentale et l'art de bien s'essuyer comme Kim Kardashian. Les *selfies* étaient hallucinants! Le tourisme humanitaire permet aux Occidentaux d'aller guérir leur dépression dans les pays pauvres.

J'ai entendu de superbes témoignages lors de ma dernière promenade humanitaire. Un homme m'a confié : « *Je veux pas seulement voyager, je veux me sentir utile. J'ai participé à une retraite de yoga au Sri Lanka, ça a fait du bien aux gens là-bas. J'ai changé le monde à ma façon. Si j'avais des seins, j'aimerais allaiter l'Inde au complet, mais je peux pas, je ne suis qu'un simple directeur de banque* ». J'ai trouvé ça beau. Je suis un *loser* du monde!

PUBLICITÉ

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous1 855 544-6362
www.naquebec.org**Nous pouvons t'aider**

LE N° RA RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Jeux de mots



josecardinala1@yahoo.ca

**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

- Signes typographiques.
- La cour de Louis XIV l'était.
- Diffuser. - Samarium.
- Précis. - Composé de pieds de deux syllabes.
- Travailleur social. - Colorais. - Iridium.
- Do. - Année. - Aire de vent.
- Crochet monté sur un manche. - Comprima.
- Longueur occupée par des marchandises sur des rayonnages. - Mélodie.
- Trompa. - Voies.
- Ministre. - Corrigez.

VERTICALEMENT

- Hypothétique.
- Qui paraît aux six mois.
- Paré. - D'une locution signifiant « sans en avoir conscience ».
- Existe. - Bisqua.
- Limita.
- Prendras connaissance. - Irlande.
- Docteurs musulmans. - Cours d'eau.
- Article étranger. - Répétées.
- Sassée. - Mesure itinéraire chinoise.
- Titane. - Oiseau.
- Épongeriez.
- Mettre en terre. - Point d'union équin.

Demi-cercles de dressage	Spécialistes du mouvement des projectiles	Sera attaqué par des larves (se)	Mettaient bas
Cliché	À nous	Dieu du foyer	Traînaient
Léger			
Voudra			
Dune	Existerai		
	Dévêtu		
		Ouille	
		Traité	
Obscurité			Dans
Champion			Libertaires
	Cantique		
	Rude		
Amidonna	Qu'ils possèdent		Essaie
	Flasque		
			Or
Décoreras			
Exuvies			
		Sainte	

SOLUTIONS DU 1^{er} juin 2019

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	Dames	P	Fabrique	U	Toute	P	Aider	A		
1	G	I	R	A	S	O	L	T	R	E	S	Briques	C	Phonons	À nous	Chaque	Année				
2	E	N	U	R	E	S	I	E	O	L	E	Épous	C	A	S	S	É	R	A	S	
3	N	A	G	E	R	T	U	B	U	L	E	De fête	S	A	I	S	O	N	S		
4	E	M	I	S	E	S	S	A	L	E	S	Andorre sèche	A	S	I	N	E	S	R	Isler	I
5	R	I	N	N	A	T	S	E	S			Mécanisme	A	S	A	E	R	S			
6	A	C	E	T	I	Q	U	E		R		Marque	M	C	I	I	E	R	S		
7	T	A	R	E	T	M	O	R	D	U	E	Thymus	A	S	S	E	T	T	E		
8	I	L	N	E	B	U	L	E	U	S	E	Obscur	R	I	S	N	O	I	R		
9	V	E	N	U	E	L	E	V	E	U	R	Cielomons	L	I	R	A	I	S			
10	E	S	U	S	R	I	E	L	S	A		Allage	A	L	O	I	T	S	U		
												Chiffre	E	N	T	E	Dans	E	N		
												Crochets	E	S	S	E	S	Note	R	E	



Solutions dans le prochain numéro

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



PUBLICITÉ

LAITERIE DE

Coaticook

 Ltée

Ouvrez grand!

f @laiterie.de.coaticook i laiteriedecoaticook

Jeu de chiffres

FACILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

7				9			3	1
			5		4			
		1	8	7	3		2	
		3		8			7	6
	5	6	4	3			1	
	7				6			
		2		4	8		5	
8	9		2			6	4	3
	4							7



© Diane Martin-Graser

Regard sur un quartier

par Gaétan Prince, camelot pour *L'itinéraire*

À propos de Gaétan

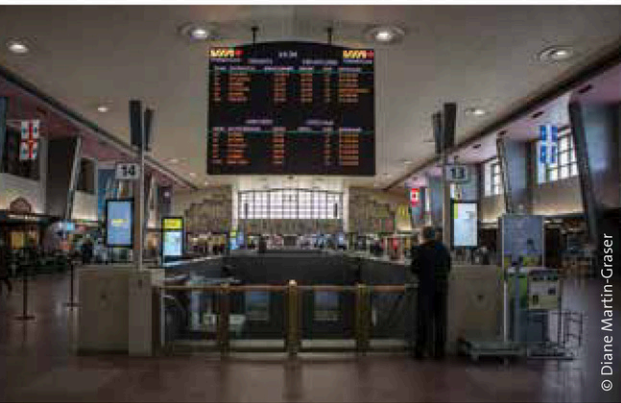
En 2008, Gaétan Prince fait un pied de nez à son passé mouvementé pour devenir camelot à *L'itinéraire*. Originaire de Val-Morin, ce « gars du nord qui s'ennuie du bois » suit les conseils de son frère et se rapproche du magazine qui lui donne un second souffle. Avec la bienveillance des passants, « c'est plus un divertissement qu'un simple travail » se réjouit Gaétan qui remplit son rôle de vendeur avec aisance. Au gré des saisons, il alterne entre la promenade Masson l'été et la station Bonaventure l'hiver, haut lieu de l'effervescence montréalaise.



© Diane Martin-Graser

Centre Bell

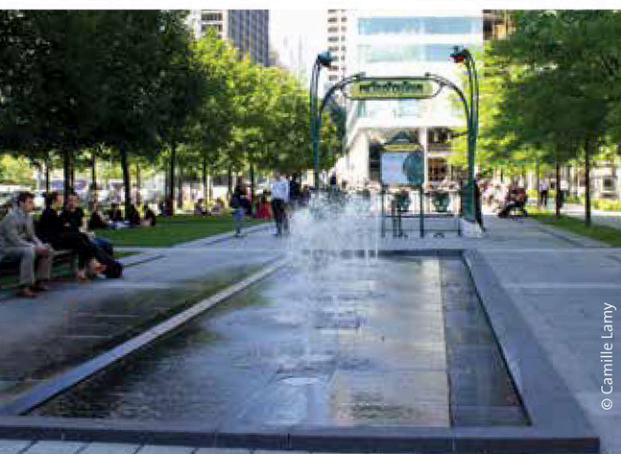
Depuis 1996, l'enceinte du Centre Bell vibre au son des *Go Habs Go* chaque fois que le Tricolore joue à domicile. On n'y a pas oublié les anciennes générations qui autrefois, s'entraînaient au Forum de Montréal, et sont aujourd'hui honorées à travers différents objets et photos. Mais la structure du Centre Bell est plus adaptée pour recevoir plus de 21 000 fans en délire. Tandis qu'il nous conjugue ses parties de hockey au passé simple, Gaétan nous accompagne sur la place des Canadiens, véritable musée à ciel ouvert. Sur place, on peut admirer, entre autres, les quatre statues de légendes de la LNH telles que Howie Morenz, Maurice Richard, Jean Béliveau et Guy Lafleur.



© Diane Martin-Graser

Gare centrale

Porte d'accès vers les régions voisines, la gare centrale voit passer près de 30 millions de passagers chaque année. Gaétan apprécie le va-et-vient perpétuel de la foule et aime se perdre dans les couloirs du terminal : « l'effervescence de la journée me permet d'apprécier davantage le calme de la maison ». Inaugurée en 1943, la gare centrale possède des ouvrages patrimoniaux multiples, à commencer par les frises décrivant l'histoire des Canadiens et qui ornent les deux extrémités du hall principal. Sur la façade extérieure nord de l'édifice, des figures mythologiques en bas-reliefs et des médaillons rectangulaires représentent les divers modes de transport canadiens.

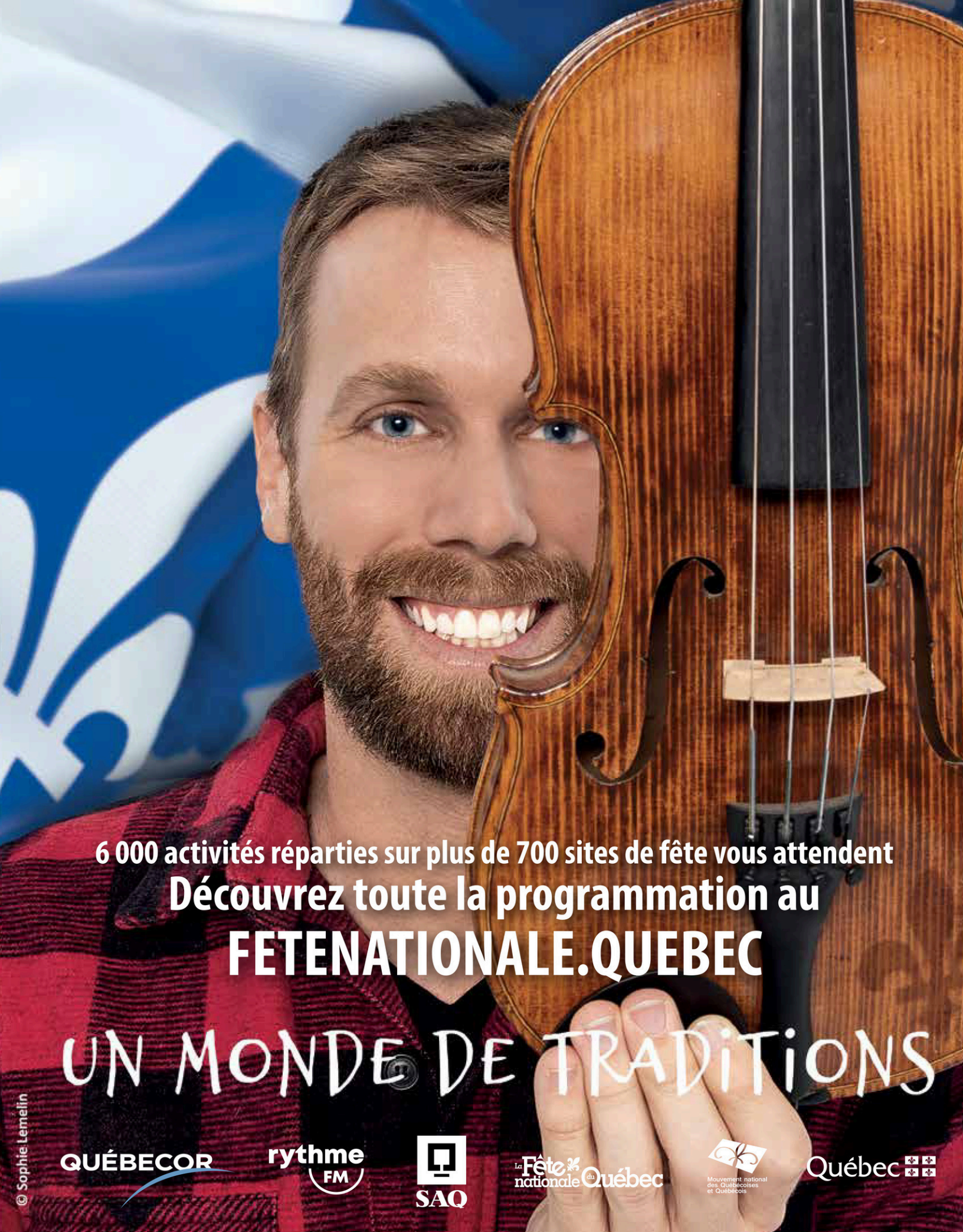


© Camille Lamy

Square Victoria

Quand la température monte, les travailleurs du Quartier international descendent profiter du square Victoria, ce carré de verdure très fréquenté à l'heure du dîner. Sur place, ils peuvent admirer la statue solennelle de l'ancienne impératrice des Indes moulée par Marshall Wood. En face de la reine, l'édicule du métro signé Hector Guimard, don de la Ville de Paris en 1965, fait la part belle à l'Art Nouveau. Un peu plus loin, l'œuvre *Simple Fouet en Thai Chi* du Taïwanais Ju Ming domine le coin Viger. La position zen de ce personnage imposant accompagne les pauses de Gaétan lorsqu'il s'installe contre l'un des arbres de l'ancienne place du marché au foin.

Regard sur un quartier est un publiereportage commandité par l'arrondissement de Ville-Marie, avec la collaboration de Diane Martin-Graser (texte et photos).



6 000 activités réparties sur plus de 700 sites de fête vous attendent
Découvrez toute la programmation au
FETENATIONALE.QUEBEC

UN MONDE DE TRADITIONS

© Sophie Lemelin

QUÉBECOR

**rythme
FM**

SAQ

La **Fête**
nationale **du Québec**

Mouvement national
des Québécoises
et Québécois

Québec